

LE PAYSAN DE LA RÉGION DE BRUMADO - BRÉSIL

(POLYGONE DES SÉCHERESSES, SUD DE L'ÉTAT DE BAHIA)

Georges SAVONNET

Géographe O.R.S.T.O.M.

O.R.S.T.O.M., 24, rue Bayard, 75008 Paris

RÉSUMÉ

La région de Brumado située sur les hauts plateaux de l'État de Bahia, offre un milieu naturel peu favorable aux activités agro-pastorales. Dans chacune des quatre sous-régions qui la composent, l'auteur, à partir de cas concrets, décrit les activités du paysan dans les petites, moyennes et grandes exploitations et propose des données chiffrées sur les revenus per capita moyens.

Si les minifundiários, dans la majorité des cas, pratiquent encore une agriculture et un élevage de type extensif (ce qui lui interdit de sortir d'une économie de subsistance), quelques-uns d'entre eux ont adopté des méthodes culturales améliorées et commencent à s'adonner à l'élevage sélectif de qualité; ils sont devenus des propriétaires moyens et vivent dans une certaine aisance. L'action des pouvoirs publics est réduite: aménagement de grands périmètres irrigués (trois au total), confiés à des sociétés, aide aux populations sinistrées après les grandes sécheresses, par l'ouverture de travaux d'intérêt public (souvent inutilisables). La région ne se prêtant guère à l'installation de grandes exploitations, le développement de son économie passe par un encadrement technique rapproché des petites et moyennes fazendas.

ABSTRACT

FARMING IN THE BRUMADO AREA OF BRAZIL (SOUTHERN BAHIA, IN THE DROUGHT POLYGON)

The natural environment of Brumado, situated on the upper plateaux of the State of Bahia, is not particularly favourable to agro-pastoral activity. Case studies undertaken in all four of its sub-regions give a description of farming in the small, middling and large holdings and provide data on mean per capita income.

Although most minifundiários continue to practise extensive agriculture and stockbreeding (which confines them to subsistence economy), some have started to adopt improved farming methods and selective stockbreeding, thus expanding and attaining a certain measure of well-being. Government action is limited: it consists of the development of three large irrigation belts—carried out by private companies—and certain “works of public interest” initiated to help those populations affected by long periods of drought (but it is seldom that these works can be applied). As the environment is not favourable to the introduction of largeholdings, economic development in this area must involve close technical management of smaller and middling fazendas.

RESUMEN

A região de Brumado, situada nos planaltos do Estado da Bahia, oferece um meio natural pouco favorável às atividades agropecuárias. Parlindo de casos concretos, o autor descreve as atividades do camponês nas pequenas, médias e grandes explorações, e propõe cifras de rendas médias per capita, em cada uma das quatro sub-regiões que compõem essa região.

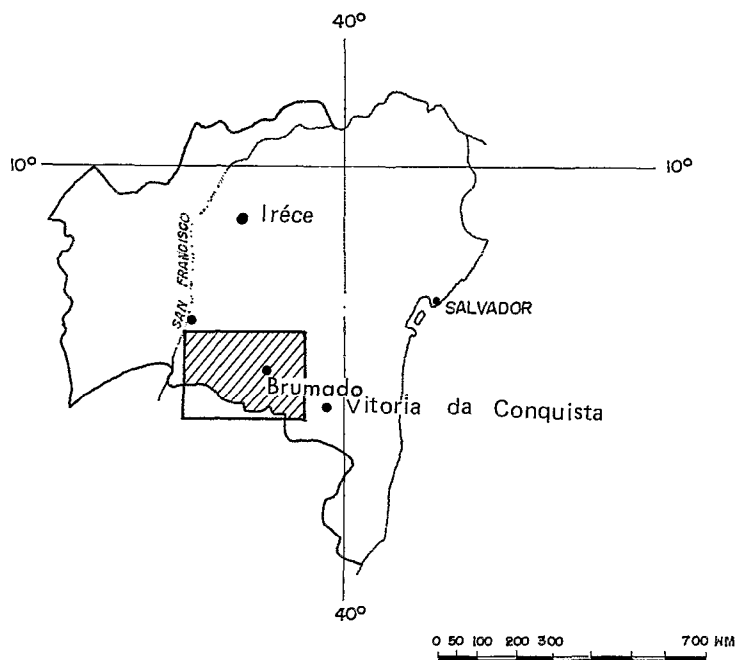
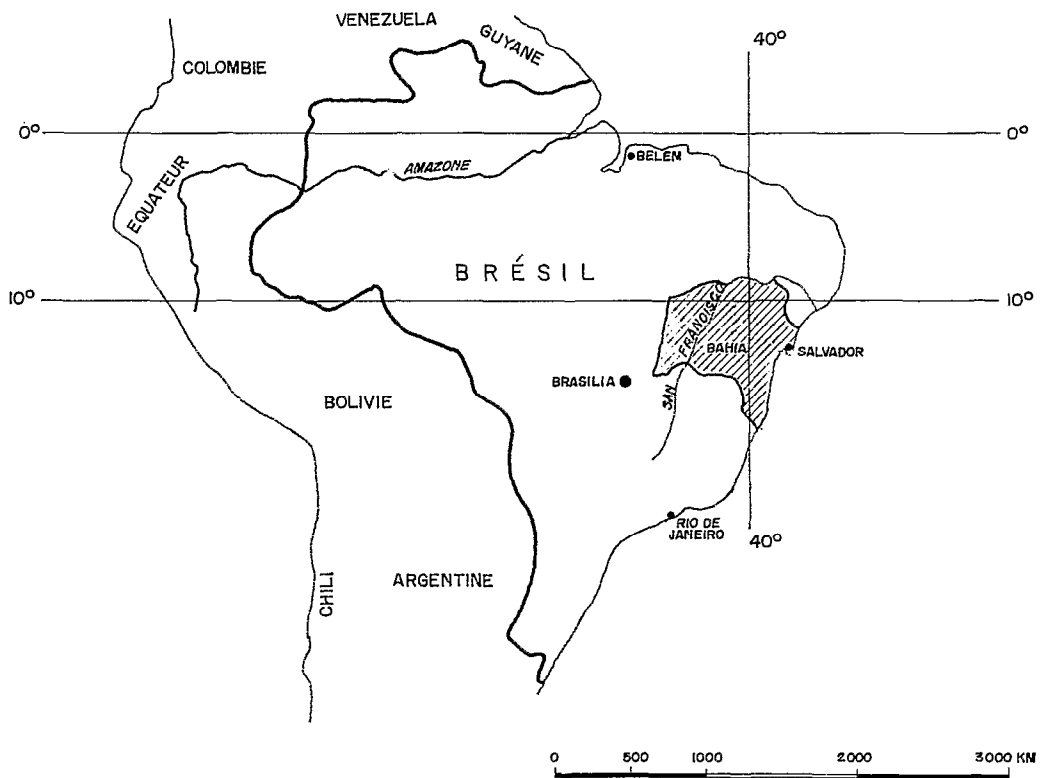


Fig. 1. — L'État de Bahia dans la Fédération brésilienne. La région de Brumado dans l'État de Bahia.

Se, na grande maioria dos casos, os minifundiários ainda praticam agricultura e pecuária de tipo extensivo (o que a impede de sair de uma economia de subsistência), alguns deles adotaram métodos de cultivo melhorado e começam a se dedicar à pecuária seletiva de qualidade. Eles se tornaram proprietários intermediários e vivem com uma certa facilidade. A ação dos poderes públicos é reduzida: O preparo de grandes áreas irrigadas (3 no total) confiadas a sociedades, ajuda às populações vitimadas pelas grandes secas, pela iniciação de trabalhos de interesse público (frequentemente inutilizáveis). Como a região não se presta à implantação de grandes explorações, o desenvolvimento da sua economia se limite a recursos técnicos que se aproximam das pequenas e médias fazendas.

I. Caractères généraux

1. LE MILIEU NATUREL

La région de Brumado comprend 33 municipes et s'étend sur environ 42 000 km², au Sud de l'État de Bahia, à la frontière du Minas-Gerais (fig. 1). Cette région, située entre les méridiens 41° et 43° W et les parallèles 13° et 15° S, a un climat de type tropical à deux saisons : l'une pluvieuse d'octobre à mars, l'autre sèche d'avril à septembre. Entièrement comprise dans le polygone des sécheresses, elle est donc sujette à de profondes variations de la pluviométrie : la campagne agricole 1975-76 fut extrêmement sèche (1), la suivante fut bien arrosée ; les caprices pluviométriques sont, par ailleurs, accentués par une topographie défavorable au passage des masses d'air humide : le bassin de Brumado, proprement dit, s'étendant sur quelque 30 000 km², est entouré à peu près complètement par des lignes de relief élevés variant entre 800 et plus de 1 000 m (fig. 2), elles forment ainsi un écran au passage des nuages venant de l'Atlantique ou du bassin de l'Amazone. Par contre, les hauts plateaux et les montagnes sont relativement bien arrosés (2). Les températures sont plutôt « tempérées » pour une région tropicale : la moyenne des maxima atteint 27° au-dessus de 1 000 m, 29°5 dans le bassin (altitude comprise entre 400 et 600 m), celles des minima sont respectivement de 11° et 13° ; l'amplitude thermique est de l'ordre de 16-16°5. On comprend alors la facilité avec laquelle l'homme blanc s'est acclimaté et s'est implanté dans la région.

Les sols sont de qualités très variables, fonction de la plus ou moins grande altération chimique causée par les pluies ou les eaux courantes. Les zones les plus arrosées ou les mieux irriguées devraient être plus aptes aux cultures ; cette relation de cause à effet souffre de nombreuses exceptions selon la

nature des formations géologiques, leur structure, la présence sporadique d'une formation étrangère dans un milieu homogène.

Les roches métamorphiques (gneiss, micaschiste, quartzite) intéressent la majeure partie de cette région, jusqu'à une altitude de 900 m environ ; au-dessus de ce niveau apparaissent généralement des grès et des quartzites d'origine sédimentaire.

Les formations métamorphiques donnent naissance à des sols rouges de qualité moyenne quand l'altération par les eaux a été prolongée ; les sols beiges, pulvérulents, peu propices aux cultures, apparaissent sur les points plus élevés, humidifiés seulement par les pluies saisonnières ; de ce fait les matériaux sont peu altérés, les sols peu évolués.

Sur les hauts plateaux gréseux ou quartzitiques, recevant des précipitations plus abondantes, les sols sont arénacés, très perméables, de couleur claire et de mauvaise qualité agrolologique. Mais il arrive que ces revers de plateaux soient transpercés par des inselbergs ou des dômes de roches basiques (revers oriental du plateau de Barra da Estiva, au N.-E.) ; l'altération des matériaux épandus sur de larges rayons autour des volumes, donne naissance à des sols fersiallitiques de couleur brun-rouge, de haute fertilité.

La structure des formations (3) joue aussi un rôle important dans la zone montagneuse, sur les versants et les zones de piémonts : une partie importante des pluies reçues sur le revers du plateau s'infiltré, est emmagasinée dans la roche, puis restituée progressivement en saison sèche sur les versants et piémonts installés dans le prolongement des couches et inclinés dans le même sens. Ici, les sols bien humidifiés tout au long de l'année peuvent porter deux récoltes par an. Sur le versant opposé, les piémonts et versants n'étant humidifiés que par les pluies saisonnières et souvent capricieuses, sont généralement secs et

(1) Au cours de cette campagne agricole, la région ne reçut en tout et pour tout que deux ou trois averses...

(2) Voir fig. 2, les isohyètes.

(3) Grès, quartzites au-dessus de 900 m, gneiss, micaschistes feuilletés (parfois en position subverticale), toutes ces formations sont perméables.



Fig. 2. — Région de Brumado: relief, hydrographie, et pluies (A. localisation de l'exploitation A étudiée dans le texte).

inhospitaliers (on a affaire généralement à des lithosols).

Les vallées jouent rarement le rôle attractif qu'on pourrait attendre d'elles ; la plupart des cours d'eau sont temporaires, ce qui ne permet guère l'installation de cultures le long de leurs rives ; seules les terres bordant les cours d'eau permanents (rios de Brumado et de Contas) accueillent des fermes nombreuses. Au-delà, sur les collines et les versants des montagnes, règne souvent la caatinga (végétation arbustive ne dépassant pas la hauteur de 3 m, armée ou non et résistant bien à la sécheresse). Elle couvre en général les sols beiges peu évolués.

Sur les sols rouges ferrallitiques, profonds, non encore utilisés par l'homme (entre Brumado et Tanhaçu, par exemple) croît une forêt serrée, composée d'arbres élancés ne dépassant pas 6 à 8 m, souvent envahis par des épiphytes ; c'est la « mata de cipo » ; on la retrouve sur les versants bien irrigués des montagnes, les talus humides des plateaux et sur sols fersiallitiques des revers.

Les sols arénacés, par contre sont le domaine du « campo geral », c'est-à-dire de la prairie basse, formée d'herbes coupantes, rèches auxquelles se mêlent souvent de multiples palmiers nains (ne dépassant pas 50-60 cm) et appelés localement « coquinho ».

L'inventaire rapide des sols de la région nous amène à proposer leur classement en trois grandes catégories, fonction de leurs qualités agrologiques ; ce classement donnera une idée des possibilités d'exploitation offertes au paysan :

a. *sols de qualité mauvaise à médiocre* : lithosols, terres beiges ou arénacées très perméables ; 70 à 80 % des terres sont ainsi sinon stériles du moins très difficilement utilisables ;

b. *sols de qualité moyenne* : rouges ferrallitiques, argileux ; 15 à 20 % de l'ensemble, leur fertilité est surtout fonction de la pluviosité : année sèche = mauvaise récolte, année pluvieuse = récolte satisfaisante ;

c. *sols de bonne à très bonne fertilité* : sols fersiallitiques et alluvionnaires ; 4 à 5 % du total sont généralement bien humidifiés, ils peuvent porter des récoltes convenables, bonnes et même très bonnes.

L'agriculteur de la région de Brumado dispose donc de toute une gamme de sols qu'il utilisera pour ses activités agro-pastorales ; malheureusement les bonnes terres sont rares et il sera souvent obligé d'utiliser les sols de qualité médiocre.

2. LES ACTIVITÉS AGRO-PASTORALES

L'agriculture apparaît, dans la région de Brumado, comme l'activité dominante : sur les quelque 500 000 habitants recensés en 1970, plus de 400 000 étaient classés parmi les ruraux. Or ce chiffre ne tient pas compte des très nombreux paysans établis dans les « prefeituras » (1), c'est-à-dire dans les chefs-lieux de municipes, dont l'activité est essentiellement agro-pastorale. Dans ces conditions, on peut estimer que 85 à 90 % des populations vivaient encore en 1977 (période de nos enquêtes) directement de l'agriculture et de l'élevage.

Les traits fondamentaux qui caractérisent l'économie (*lato-sensu*) agro-pastorale, tels qu'ils apparaissent à travers les données statistiques de 1970 (2), sont les suivants :

Appropriation de la terre : moins de la moitié des terres de la région de Brumado ont un propriétaire ; 20 760 km² sur un total de 42 000 km² (3). Disposant de faibles ressources monétaires, de moyens d'exploitation limités (matériel archaïque, force de travail uniquement familial), le paysan s'approprie les terres les plus fertiles (peu nombreuses) et celles de qualité plus médiocres mais susceptibles de porter certains produits peu exigeants ou des herbage.

Les minifundias prédominent : 85 % des exploitants détiennent moins de 100 ha (4) (surface moyenne : 27,5 ha), mais l'ensemble des minifundias ne représente que 42 % des terres appropriées. La proportion des « ocupantes » (paysans utilisant la terre sans titre foncier) n'est pas négligeable : plus de 8 % des exploitants ; par contre, les fermiers (louant des terres) et les métayers sont plus rares : 3,4 % du total.

Les « latifundiários » apparaissent ici plutôt comme des propriétaires moyens puisque la surface moyenne de leur domaine est de l'ordre de 222 ha en 1970, mais ils s'arrogent 58 % des surfaces exploitées ; soulignons que la presque totalité des grands propriétaires exploitent eux-mêmes leur domaine.

(1) Entre 1960 et 1965, 15 municipes nouveaux ont été créés ; de ce fait les chefs-lieux de circonscription (des bourgs ruraux peuplés en grande partie de paysans) deviennent des villes et leurs populations sont qualifiées d'urbaines.

(2) SEPLANTEC. Censo agro-pecuário Bahia VIII recenseamento geral 1970. Serie régional vol. III, tomo XIII, 657 p.

(3) Ces données sont en accord avec celles précédemment exposées ayant trait aux potentialités agrologiques régionales.

(4) Dans l'État de Bahia sont classées parmi les minifundias, les propriétés inférieures à 100 ha (ce chiffre varie dans chaque État).

Les moyens de production sont limités, même dans les grandes fazendas : en 1970, 25 % des exploitants, seulement, possédaient une charrue tractée par un attelage de bœufs, 64 tracteurs avaient été dénombrés cette année-là ; en 1977 on peut, d'après les résultats de nos enquêtes, doubler ces chiffres. On notait par ailleurs une utilisation très faible de l'engrais (1) et des insecticides.

— Absence à peu près totale de l'utilisation de fumure « volontaire » et des insecticides : à peine 3 % des cultivateurs faisaient usage de l'engrais et un peu moins des insecticides ; en 1977 la proportion s'est fortement accrue sans que nous puissions apporter de chiffres.

Les cultures vivrières (haricot, maïs, manioc) occupent entre 40 et 90 % des terres cultivées, le reste étant consacré aux produits de rente : coton, café, canne à sucre, ricin... Les champs labourés ne représentent en moyenne que 13 à 15 % du domaine foncier. Les pâturages naturels (généralement une jachère récente) et de plus en plus maintenant des herbages artificiels (2) occupent environ 40 % des terres appropriées. Les 45 % restant sont abandonnés à la « forêt » (souvent la caatinga) et servent de réserve aux cultures temporaires peu exigeantes : manioc, haricot. *L'élevage est pratiqué de façon extensive*, abandon du troupeau dans la caatinga voisine (tous les champs cultivés sont entourés d'une haie vive) ou de plus en plus maintenant sur des pâturages artificiels ou naturels sans qu'on lui procure de soins particuliers (surveillance vétérinaire, apport de fourrage sauf en cas de grande sécheresse) ; seul un abreuvement régulier lui est prodigué quotidiennement.

L'artisanat et la petite industrie de transformation sont développés dans toute la région : il faut utiliser au mieux la morte saison (entre mai et septembre) pour pratiquer le filage et le tissage du coton, fabriquer la dentelle à l'aide d'un matériel très rudimentaire, rouet, quenouille, métier en bois. Les hommes s'adonnent à la fabrication de la farine de manioc, de l'alcool de canne (cachaça), de « boudin » de tabac (fumo de corda) ; les plus doués ont de petits ateliers de menuiserie où l'on fabrique le petit matériel agricole : charrettes, ustensiles en bois, manches d'outils ; d'autres pratiquent la sculpture sur bois (jacaranda, l'acajou du Brésil). Mais les années de grande séche-

resse, l'État ouvre des chantiers qui accueillent les paysans démunis et au bord de la misère, par l'intermédiaire du Funfural (3). Pour un salaire mensuel de 450 Cruzeiros (35 \$ U.S.), il devient manœuvre et participe à l'édification de barrages en terre, à un creusement de tanker ou à la réfection des routes. Mais pour la plupart des jeunes, c'est la migration temporaire vers les États du Sud (grandes exploitations du Parana et de São Paulo, chantiers et usines des grandes villes) qui enlève chaque année un fort contingent de travailleurs. Souvent, dès les premières pluies d'octobre, ils reviennent à la ferme ; toutefois, si le travail offert est intéressant et rémunérateur, les jeunes resteront une ou plusieurs années loin de leur pays.

L'examen rapide des conditions dans lesquelles s'exercent les activités agro-pastorales de la région, fait apparaître plusieurs traits spécifiques des pays sous-développés : archaïsme du matériel, méthodes culturelles et pastorales très rudimentaires, économie de subsistance ; chaque année plane la grande incertitude de la pluviosité avec toutes les calamités qu'engendre la sécheresse ou la mauvaise répartition des pluies.

La vie paysanne est donc d'autant plus intimement liée aux conditions du milieu naturel, que les modestes moyens dont dispose l'homme de la terre sont insuffisants à le domestiquer. On retrouve ici le cercle vicieux propre aux pays sous-développés : la technologie utilisée très rudimentaire ne permet pas d'obtenir des surplus commercialisables indispensables à l'achat d'un matériel mieux adapté, de produits nouveaux, d'engrais ou d'insecticides.

Bien que fort contraignant, le milieu naturel n'est pas entièrement responsable du dénuement de la plupart des populations rurales et de la grande indigence de leur économie. Le niveau d'instruction est très faible : 63 % de la population totale est analphabète ; c'est-à-dire, d'après nos observations sur le terrain, entre 85 et 90 % des ruraux (la plupart des écoles primaires sont ouvertes en ville). Jusqu'en 1970 environ, les pouvoirs publics se sont désintéressés de cette région difficile d'accès et peu rentable économiquement ; cela explique la pénurie de routes carrossables (4), l'absence d'encadrement agricole et aussi d'aménagements hydro-agricoles

(1) Une proportion non négligeable de champs proches de la ferme sont utilisés comme pâturages ou lieux de parcage nocturne pour le troupeau, de ce fait, le champ est amendé « naturellement » ; l'engrais que nous qualifions de « volontaire » est le fait d'un épandage d'engrais par le paysan.

(2) I.a « Capim » africana — sorte d'andropogonée — semée jusqu'en 1975 est peu à peu remplacée par une autre plante herbacée dénommée localement « buffalo-grass », plus résistante à la sécheresse.

(3) Le FUNRURAL est un organisme destiné à venir en aide au paysan : il finance l'ouverture des chantiers d'intérêt public au moment des grandes sécheresses et gère les fonds de retraite destinés aux paysans âgés de plus de 65 ans (voir *supra*).

(4) Nous avons estimé, en 1977, que 100 km² étaient desservis par 2 km de routes praticables toute l'année et par 3 km de

destinés aux paysans et non pas aux grandes sociétés, enfin le nombre très limité d'écoles. Cette politique d'abandon des pouvoirs publics accentue la marginalisation du paysannat de cette région.

Pour mieux analyser l'économie de la région de Brumado, nous nous proposons de présenter la vie du paysan telle que nous l'avons découverte en 1976-77, au cours de tournées de prospections faites pour le compte du SEPLANTEC de Bahia (1). Nous étudierons un certain nombre de cas typiques, par sous-région.

En effet, le milieu naturel n'est pas homogène : la montagne et les hauts plateaux mieux arrosés, aux températures plus clémentes permettent la culture du café, les « brejos » des zones de piémont, bien irrigués tout au long de l'année, les vallées bien arrosées, peuvent porter deux récoltes par an et produire du riz, les régions du Sud-Ouest aux terres profondes et fertiles peuvent accueillir pâturages et coton, le bassin de Brumado au Centre, par contre, apparaît des plus déshérités au plan climatique et pédologique.

Au cours des développements qui vont suivre, nous examinerons l'économie d'exploitations souvent misérables, elles sont de plus en plus nombreuses ; il est vrai que les effets de la grande sécheresse de 1975-76 étaient encore observables en 1977 et avaient laissé des séquelles durables. Toutefois, nous avons pu rencontrer au cours de nos enquêtes quelques minifundeiros plus dynamiques, plus audacieux et ouverts aux techniques modernes ; à force de travail et de patience ils parviennent à améliorer leur niveau de vie et à vivre, sinon dans l'aisance, du moins dans une certaine sécurité. Enfin, une partie des « grands propriétaires » visités étaient issus d'un milieu modeste et avaient pu agrandir leur domaine et parvenir à pratiquer sinon une agriculture moderne, du moins mieux équilibrée et associer l'élevage à leurs cultures.

II. Le paysan de la région de Brumado, analyse de cas

1. LE PAYSAN DES MONTAGNES ET DES HAUTS PLATEAUX

Le plateau de Barra da Estiva: il s'incline d'Ouest en Est ; les sols inhospitaliers de l'Ouest — arènes

gréseuses — recouverts par la prairie basse du Campo geral, s'améliorent à partir de Barra da Estiva grâce à la présence de roches basiques qui donnent par endroits des sols fersiallitiques fertiles.

La température est de type plutôt tempérée sur ces hautes terres (2), la pluviométrie bien répartie et abondante avec deux maxima en novembre-décembre et mars (120 à 150 mm) ; au cours des mois les plus secs, l'humidité relative est élevée certains jours lorsque les nuages venus de l'Atlantique parviennent à envahir les montagnes et à provoquer des rosées abondantes.

Les exploitations agricoles se sont établies dans les vallées à l'Ouest, et sur les sols bruns-rouges à l'Est, proche des points d'eau. La plupart des populations « vivotent », repliées sur elles-mêmes, sans contact avec l'extérieur : le pays est encore très isolé en 1977, les routes sont toutes difficilement praticables et ne permettent guère d'évacuer les produits. En dehors des cultures vivrières (que l'on retrouve partout dans la région) : maïs, haricot, manioc, la culture de rente est le café introduit à la fin du XIX^e siècle et à nouveau encouragée à la fin de la dernière guerre mondiale.

Après une période active (jusqu'aux années 1925-1930) au cours de laquelle les nouvelles plantations offraient des récoltes abondantes à des prix élevés, s'est développée une crise causée principalement par la concurrence de régions plus favorisées (São Paulo), par le vieillissement des plantations, l'absence d'encadrement, les difficultés de transport.

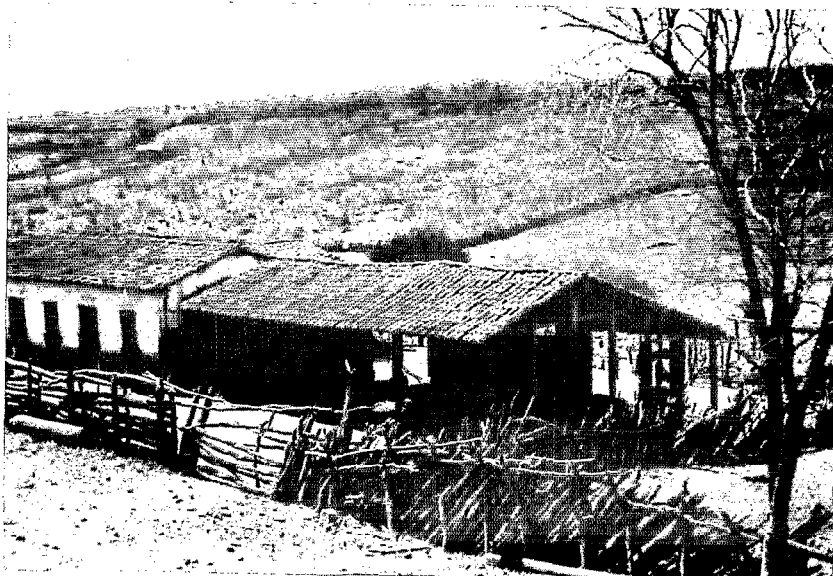
Depuis 1974-75, l'État de Bahia tente de « réanimer » la caféiculture et l'économie des hautes terres ; cette nouvelle politique profite surtout aux grandes entreprises capables d'utiliser de gros moyens, des produits coûteux (insecticides, engrais) et d'attendre quatre années la première récolte. Le petit paysan, laissé pour compte, mène une vie misérable comme cette famille de six personnes installée à 12 km à l'Ouest de Barra da Estiva, sur la route de Juciapé.

La petite fazenda de Malhada (A, fig. 2), construite sur un domaine d'une dizaine d'hectares, traversée par un ruisseau, s'adonne à la polyculture : le caféier sur un peu moins d'un hectare, les cultures vivrières sur 1,5 ha (maïs mélangé au haricot sur les terres riches des bords du ruisseau, le manioc sur les sols arénacés du haut de berge ; quelques manguiers, un

de routes utilisables seulement en saison sèche. La ligne de chemin de fer Salvador-Belo Horizonte-Rio qui du N.-E. au S.-W. traverse la région depuis 1950, ne paraît pas avoir beaucoup amélioré l'économie rurale.

(1) Cette étude est l'un des aspects de recherches faites pour le compte du Secrétariat de Planejamento e Tecnologia de Bahia, destinées à dresser un bilan régional au plan agro-pastoral. Cette recherche a été l'objet d'une convention entre le SEPLANTEC et l'O.R.S.T.O.M., Paris. Un rapport multigraphié de 245 p., 64 fig., 11 tabl., a été déposé auprès du SEPLANTEC à Salvador de Bahia et de l'O.R.S.T.O.M. à Paris.

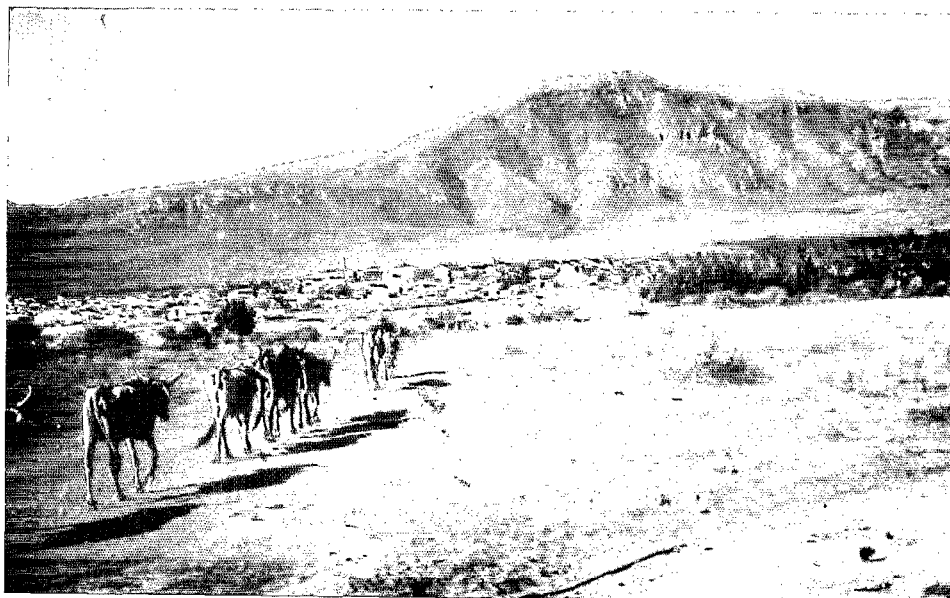
(2) Maximum moyen : 26° en décembre, minimum moyen : 10° en août.



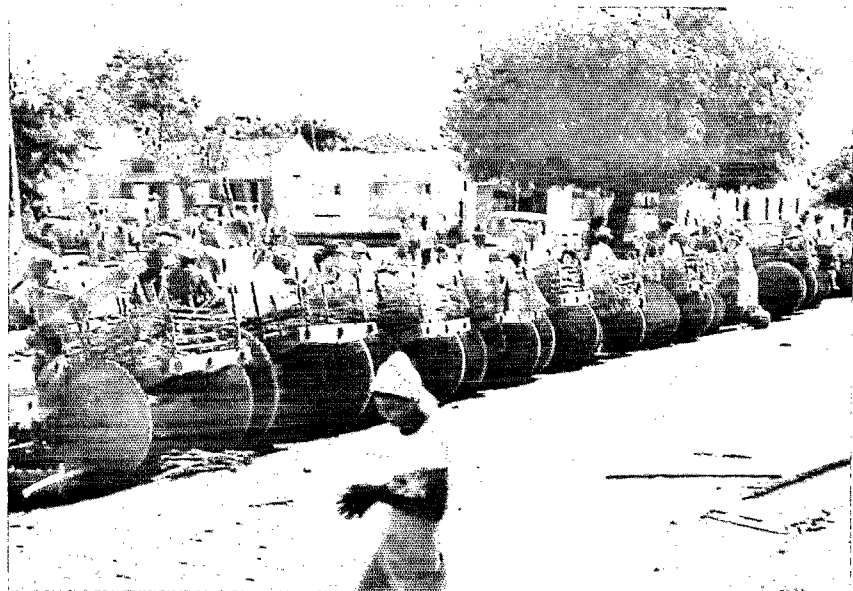
1. Fazenda de vallée : à gauche habitation, accolé à droite le hangar à fabriquer la semoule de manioc, au fond champs temporaires et caatinga (Caculé).



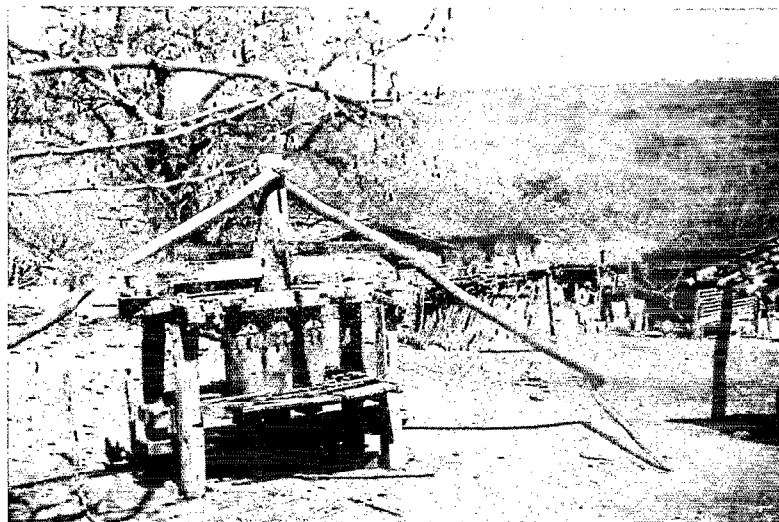
2. Fazenda d'un paysan misérable, avec culture de maïs et haie vive derrière la maison (Trémedal).



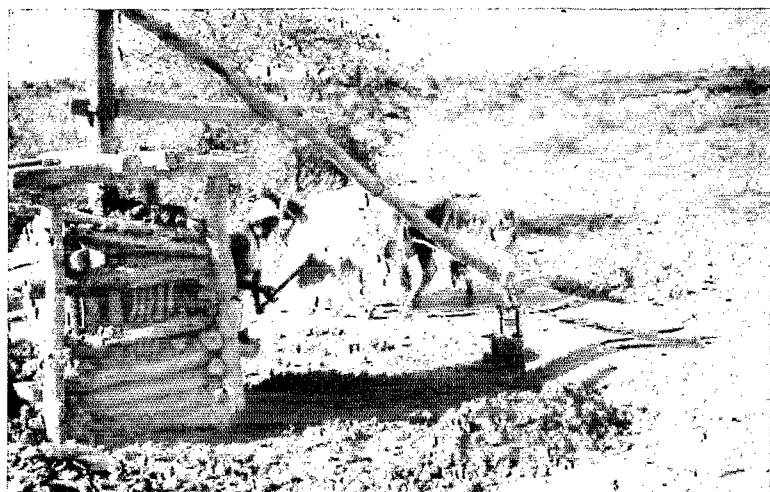
3. Livramento de Brumado sur le piémont de la Chapada da Diamantina.



4. Le marché de Caculé en février, alignement de « carros de boi » remplis de pastèques pour la vente.



5. Moulin à canne à sucre avec deux timons destinés à l'attelage ; ferme au fond et la caatinga.



6. Moulin à glaise pour la fabrication des tuiles; l'attelage de bœufs poussé par un fillette de 6 ans entraîne le système.

ou deux Jaca (*Artocarpus integrifolia*) des touffes de bananiers forment une sorte de verger autour de l'habitation ; une palissade délimite l'enclos réservé aux porcs, un peu plus loin, un abri ombragé par une claie de fougères protège les semis de café.

La maison, construite en terre (appliquée sur un latis de bois) recouverte d'un toit de tuiles « romaines » (1) comprend quatre chambres principales dépourvues de plafond (comme dans la plupart des fermes traditionnelles visitées) ; le plancher est de terre battue. Le mobilier est des plus sommaires : table légère entourée de bancs, chaises « rustiques » ; dans un coin, une desserte pour ranger la vaisselle (et le service à café que l'on sort pour les grandes occasions). Sur les murs blanchis à la chaux, un agrandissement photographique colorié représentant le couple des parents aujourd'hui bien vieillies et quelques images pieuses. Les chambres à coucher, très étroites, renferment un ou deux lits très sommaires, suffisamment large pour abriter 3 ou 4 enfants, le coffre à vêtements, un ou deux sacs de haricots ou de café sont entreposés dans un coin de la pièce. Au milieu de la cuisine, relativement spacieuse, une table avec un peu de vaisselle et la cafetière, un banc, des chaises ; au fond, noirci par la fumée, le fourneau de briques (type « malgache »), à terre, des cruches à eau et, pendues au mur, quelques casseroles bosselées mais bien astiquées.

La famille se compose de six personnes : les grands-parents âgés d'une bonne soixantaine d'années, bien diminués par le travail et les privations, et le plus jeune de leurs fils, marié et père de deux enfants en bas âge. Les quatre autres fils ont émigré dans les États du Sud (Parana et São Paulo) ; le jeune père de famille est donc seul, avec sa femme, à mettre en valeur l'exploitation ; il fait tout le travail à la main, il n'a pas d'attelage et n'a pas les moyens de louer les services d'un journalier. En 1975, il a aménagé une pépinière de caféiers (variétés Mundo-Novo, de qualité et de rendement meilleurs que les anciennes — Nacional, par exemple) destinés à remplacer les nombreux sujets malades de sa plantation et si possible à agrandir celle-ci. Pour cette opération délicate, il n'a pas bénéficié des conseils des

moniteurs attachés à l'IBC (2) ; il a préparé un hectare environ de terre pour y planter, dès les premières pluies, les boutures de son manioc ; il élève quatre porcs dont deux sont réservés aux besoins familiaux.

Le groupe familial vit replié sur lui-même, isolé, malgré la présence de quelques fermes à proximité ; aucun membre de la famille n'a fréquenté l'école ; on se nourrit sur les produits de l'exploitation ; les ressources en argent proviennent essentiellement de trois postes : café, manioc brut, porcs auxquels on peut ajouter (les bonnes années) la vente de surplus des produits vivriers et des fruits ; le revenu annuel brut de cette famille est de l'ordre de 6 000 à 6 500 Cruzeiros soit 550 à 595 \$ U.S. (3) et si l'on déduit la valeur des produits autoconsommés, les ressources nettes peuvent atteindre 4 000 à 4 500 Cruzeiros soit 365 à 410 \$ U.S., ou encore par personne, respectivement 90 à 100 \$ dans le premier cas, 60 à 70 \$ U.S. dans le second (4).

La plupart des petites exploitations visitées dans la municé de Barra da Estiva (Capão da Volta à l'Ouest, Cachoeira da Volta à l'est) étaient plongées dans la même médiocrité ; l'exiguïté des terres qui oblige une partie des enfants à s'expatrier (l'argent manque pour élargir le domaine familial), la grande indigence des moyens technologiques — tout se fait à la main — l'analphabétisme, contribuent à maintenir les petits exploitants dans une économie sinon de subsistance, du moins de pauvreté (5).

Nous avons cependant rencontré une modeste exploitation de 15 ha tenue d'une façon plutôt moderne et bien équilibrée. Il est vrai que le propriétaire bénéficiait au départ de certains atouts non négligeables : proximité de la ville (3 km) ce qui lui a permis de fréquenter, jeune, l'école, ses trois petits domaines sont tous installés sur de bonnes terres, enfin il a hérité de son père un petit troupeau de bovin qu'il a su faire fructifier (il avait 15 têtes de bétail en décembre 1976) (6).

Trois hectares de son domaine sont réservés à la caféiculture ; il était, au moment de notre passage, en train de renouveler sa plantation par de nouvelles variétés : Mundo-Novo et Catuai. Pendant les trois

(1) On les dénomme, dans l'État de Bahia, « tuiles françaises ».

(2) IBC : Instituto Brasileiro do Café.

(3) En juillet 1976, un dollar = 10,9 Cruzeiros ; nous serons obligé de rappeler pour chaque approche des revenus familiaux le cours du cruzeiros par rapport à celui du dollar : l'inflation étant de l'ordre de 40 % annuellement au cours de notre séjour au Brésil.

(4) Café, deux sacs de 60 kg décortiqué à 25 cz le kg (la production est très faible ici : plus de la moitié des arbres sont malades, peu productifs) = 3 000 cz ; manioc = 1 000 cz ; 2 porcs = 400 cz ; cultures vivrières = 1 500 à 2 000 cz.

(5) Notons que rares furent les chefs de famille ou leurs enfants qui, pour ne pas déchoir, acceptèrent de travailler sur les chantiers du Funrural au cours de la dernière sécheresse.

(6) Chose rare dans la région, ses bêtes transhument vers les plaines de Tanhaçu pendant la saison sèche, l'herbe y est meilleure.

premières années de sa plantation, il lui associe le maïs et le haricot et parfois le manioc ; grâce à son troupeau, il fume la parcelle située près de sa ferme et utilise l'engrais chimique sur les terres plus lointaines ; pour toutes ces opérations, il est conseillé par les agents de l'IBC qu'il rencontre régulièrement.

Lorsqu'en 1980, ses 3 ha de caféiers seront en rapport, il pourra compter sur la vente de 6 à 7 sacs de café décortiqué de 60 kg chacun, soit un revenu brut à l'hectare d'au moins 9 000 cz ou 825 \$ U.S., c'est-à-dire de 2.475 \$ U.S. pour ses 3 ha de plantation, chiffre auquel il faut ajouter la vente de 2 bœufs à 1 500 cz pièce et le prix des produits vivriers autoconsommés, des deux porcs élevés et consommés par la famille. Le revenu brut de ce jeune exploitant dynamique (30 à 35 ans), père de trois enfants, s'élèvera annuellement à partir de 1980 à 2 720 \$ soit par personne plus de 540 \$. Nous n'avons pu comptabiliser les sommes dépensées pour rétribuer la main-d'œuvre qu'il doit utiliser pour la mise en rapport de son domaine, ni le prix de l'engrais et des insecticides...

Si ce type d'exploitation est encore rare sur le plateau de Barra da Estiva, il témoigne cependant des possibilités d'accès pour les minifundeiros à un niveau de vie honorable (le jeune propriétaire possède une maison en aggloméré, meublée de façon moderne, un attelage de bovins et un petit matériel agricole moderne). Il est certain que sa modeste instruction lui a permis de s'insérer facilement dans le « club » des caféiculteurs avertis et de bénéficier des conseils des agronomes et aussi d'avances bancaires.

En 1977, les grandes exploitations commanditées par des industriels ou des commerçants des grandes villes (Salvador, São Paulo, etc.), commençaient à s'établir sur les meilleures terres encore libres (1) pour la culture du café en pratiquant des aménagements rationnels, à l'aide d'engins mécanisés. On pouvait estimer à cette date, que plusieurs milliers d'hectares avaient été aménagés et plantés. Les meilleures terres étant placées sur les pentes de collines rapides, une bonne partie du travail devait être exécuté à la main ; la main-d'œuvre était louée dans le bassin de Brumado, au pied de la Chapada, payée à raison de 25 cz la journée pour les hommes et 20 cz pour les femmes (soit respectivement 2,3 \$ et 1,8 \$). Les enfants des petits propriétaires trouveraient déshonorant de louer leur service dans les environs et préférèrent émigrer vers le Sud.

Le prix de l'hectare de bonne terre non déboisée atteignait 3 000 cz en 1976 (275 \$), il avait presque doublé en 1977. Dans ces conditions, il devient impossible aux petits exploitants d'agrandir leur propriété même lorsqu'ils parviennent à moderniser leur exploitation et à en tirer quelques modestes profits. Il est à craindre que dans un avenir très prochain, les minifundeiros acculés à une économie de subsistance ne succombent à la tentation de vendre leurs terres à un bon prix et ne soient par la suite réduits à travailler comme manœuvres sur les grands domaines ou à s'expatrier à leur tour.

Les plateaux de Rio de Contas, les Serras d'Espinhação et de Caetité

Ici, les bonnes terres sont beaucoup plus rares, plus dispersées que sur le plateau de Barra da Estiva. Par ailleurs, le réseau routier est des plus sommaires ; en dehors de quelques bonnes routes, les chemins sont très difficilement praticables, même en bonne saison ; enfin, il n'existe pas de grands centres urbains proches. Les quelques plantations de café des municipalités de Rio de Contas et Caetité étaient toutes plus ou moins abandonnées en 1976. Dans le premier municipio, le paysan, s'il n'a pas émigré, s'est reconverti aux cultures maraichères (oignons, tomates) et fruitières, à l'artisanat : menuiserie d'art, ébénisterie, sellerie, orfèvrerie parfois.

Sur la Serra de Caetité, la culture de rente est le manioc qui se développe bien sur les sols arénacés et perméables ; encore faut-il que la sécheresse ne soit pas excessive : celle de 1975-76 détruisit à 80 % les plantations ; seules résistèrent les plus anciennes (plus de deux ans), pourvues de racines profondes.

La seconde activité est l'élevage du bovin, élevage extensif puisqu'il est abandonné au vagabondage dans la caatinga pendant plus de six mois par an ; au moment des cultures, on le parque sur des jachères ou des prairies artificielles entourées de haies vives puissamment armées, difficilement franchissables, ce sont les « cerca de kiabim ». Sur ces hautes terres la pluviométrie ne permet qu'une récolte par an : semailles en novembre, récolte à partir de février. Les plantations, après les premières averses, sont souvent attaquées par des chenilles (« largata ») qui peuvent en une nuit détruire toute une parcelle de jeune haricot (2) ; les fourmis s'attaquent plus volontiers aux tendres pousses de manioc. On luttait

(1) Terres fersiallitiques occupées par la « mata de cipo » (voir p. 181).

(2) On asperge les feuilles d'une décoction de feuilles toxiques cueillies dans la caatinga, ou encore on les ramasse à la main ; heureusement l'invasion des chenilles est brève ; 15 jours à 3 semaines tout au plus.

autrefois contre les fourmis en mettant le feu à la fourmière ; cette méthode ne provoquait souvent qu'un déplacement du nid, de quelques mètres ; aujourd'hui, les insecticides aboutissent fréquemment..., aux mêmes résultats.

La ferme de Capão (B, fig. 2) construite le long de la route reliant Caetité à Igapora, à plus de 900 m d'altitude sur la Serra de Caetité dispose de 80 ha de terres de médiocre qualité. Sur les meilleures d'entre elles, le propriétaire, âgé de plus de 60 ans, aidé de sa femme, de son fils et de sa belle-fille, disposant d'un attelage de bœufs et d'une charrette, cultivait en 1976, 8 ha de manioc répartis en trois parcelles, chacune correspondait à une plantation annuelle, les racines n'étaient récoltées qu'après 3 années de culture soit environ 2,5 ha annuellement. L'exploitation produisait aussi maïs, haricot, de la pastèque aussi ; les surplus étaient vendus au marché ou le long de la route aux rares camionneurs de passage. Près de sa maison était édifée une « casa da farinha » destinée à la fabrication de la semoule de manioc ; elle abritait un moulin (mû par un bœuf) utilisé à écraser les racines, une presse pour extraire le jus toxique (actionnée à la main) et une table chauffante (en briques cuites) alimentée au bois sur laquelle la pâte, une fois débarrassée de ses jus, était mise à sécher. Ce travail exécuté pendant la morte saison (avril-septembre) exige beaucoup de temps. Le propriétaire estimait en juin 1977, qu'un hectare de manioc produisait 30 sacs de semoule de 40 kg payés 2 cz le kg. Son revenu net (1), pour cette activité durant l'année 1976, était de l'ordre de 6 000 cz soit 550 \$.

De son troupeau de 35 bêtes, il ne lui restait plus, après la sécheresse, que 20 têtes. Pour son ravitaillement en eau, il disposait d'une citerne cimentée construite par lui-même, destinée à recueillir les eaux de son toit ; il avait foré un puits d'une dizaine de mètres qui ne tarissait qu'aux grandes sécheresses (en août 1976, il était allé chercher l'eau à 12 km de là). En période de lactation, une partie du lait servait à la fabrication de fromages destinés surtout à la vente (l'expérience est assez rare pour être signalée). Chaque année, deux ou trois bêtes étaient vendues à la boucherie à un prix variant entre 800 et 1 000 cz (soit 70 à 90 \$) pièce. Au cours de la campagne 1976-77, il n'avait rien vendu : ses bêtes n'ayant pas encore récupéré leur poids après les épreuves passées.

Ainsi, en année suffisamment pluvieuse, cette famille de 7 personnes (2) pouvait compter sur un revenu net de l'ordre de 8 000 à 10 000 cz soit 720 à 850 \$ (ou encore 120 à 140 \$ per capita).

Si le vieux chef de famille avait peu voyagé (il est allé une ou deux fois à Vitoria da Conquista, mais jamais au-delà) ses cinq enfants connaissent tous, les États du Sud : l'un est établi dans le Minas Gerais, les trois autres au Parana et à São Paulo ; le dernier restera sur l'exploitation et succédera à son père. Jamais aucun membre de la famille ne s'est embauché sur les chantiers du Funrural : la fabrication de la semoule de manioc leur assurant assez de travail tout au long de la saison sèche.

Dans la Serra d'Espinhação, les fermes sont rares, sauf dans les « brejos » où l'eau ne tarit jamais ; ainsi, en août 1976 alors que partout ailleurs le soleil grillait toute végétation, le long de la route conduisant de Urandi à Jacaraci (3), à une altitude d'environ 900 m, nous avons pu observer de petites oasis de verdure et de fraîcheur bien irriguées par l'eau courante des multiples ruisselets. Des fermettes de terre battue, certaines occupées par des Noirs, disparaissaient dans les épaisses bananeraies, tandis que le fond de la vallée était occupé par d'immenses potagers où les planches d'oignons, d'ail, alternaient avec celles de haricot et de maïs... A quelques dizaines ou centaines de mètres plus loin c'était la désolation, la sécheresse implacable.

Les « brejos » des montagnes rappellent les zones de piémont et de vallées humides que nous allons aborder maintenant. Toutefois, ces dernières sont beaucoup plus vastes, elles sont par ailleurs soumises à un climat contrasté à deux saisons bien tranchées ; si les hauteurs de pluie annuelles sont plus faibles que sur les montagnes (elles ne dépassent guère 700 mm), l'irrigation naturelle ou artificielle des terres permet au paysan de faire deux récoltes par an.

2. LE PAYSAN DES ZONES DE PIÉMONT ET DES VALLÉES HUMIDES

Les vallées humides

Le « riacho » (4) Olho d'Água qui prend sa source à la hauteur de Barra da Estiva, traverse à partir d'Ituaçu les formations calcaires (les seules de la région) dites du « Bambui » que l'on découvre à Bom Jesus da Lapa (sur le bord du São Francisco) et

(1) Il n'a eu aucun frais à déboursier pour la fabrication de la semoule.

(2) Le fils est père de 3 enfants, nous avons estimé la vente des produits divers à 1 200 cz.

(3) Au Sud-Ouest de la carte (fig. 2).

(4) Riacho = petit ruisseau.

surtout à 300 km plus au Nord à Irécé. Sur une dizaine de kilomètres, le ruisseau roule ses eaux sur cette formation, il a dégagé une large vallée aux sols fertiles au bas des versants (sols argileux, rouges) ; brutalement à une altitude de 30 à 40 m au-dessus du lit, on accède aux lithosols inhospitaliers, recouverts totalement par la caatinga ; dans la partie la plus évasée de la vallée, une zone de transition aux terres beiges, pierreuses, apparaît sur quelques dizaines de mètres entre les sols rouges du bas et les lithosols.

La surface utile consacrée aux cultures s'étend sur une dizaine ou une quinzaine de km² : rizières au fond où se mêlent des plantations de canne à sucre, maïs, haricot, oignons ; plus haut, quelques pâturages ou encore, sur les sols beiges, des plantations de manioc. Les populations sont très nombreuses, trop nombreuses pour le peu de terres utilisables. Les domaines fonciers sont de petite taille : les plus vastes ne dépassent pas 40 ha ; grâce à une série de barrages et à un réseau serré d'irrigation, le paysan peut faire deux récoltes par an, mais la pénurie de bonnes terres oblige une partie de la population à s'établir sur des sols médiocres non irrigables ; enfin le partage des terres à chaque génération réduirait la part de chaque enfant si la plupart d'entre eux n'abandonnaient leur parcelle à l'un d'eux et ne cherchaient du travail ailleurs, sinon dans les États du Sud, du moins dans les environs (en ville) ou sur des fazendas de caféiers à Barra da Estiva, par exemple.

A Pé de Morro (entre Ituaçu et Tanhaçu (C)), un petit propriétaire détient 8 ha de terre non irrigables, 1,5 ha des meilleures d'entre elles est cultivé, amendé par le fumier de son troupeau (2 porcs et 8 chèvres). Père de trois enfants en bas âge, il est incapable de nourrir sa famille avec le produit de ses terres (maïs, haricot, pastèque) et la viande de ses animaux abattus. Il loue donc ses services à raison de 20 cz par jour aux fazendas des environs, ceci pendant 8 mois de l'année (et reste parfois plusieurs semaines sans travail) ; pendant ses absences, sa femme s'occupe seule des cultures.

Si l'on comptabilise le prix des biens auto-consommés 2 800 cz (maïs + haricot + 2 porcs) et son salaire net (en réalité il gagne 30 cz par jour, mais le propriétaire lui retient 10 cz pour la nourriture et le couchage) : 4 800 cz, ses revenus annuels sont de l'ordre de 7 600 cz (690 \$ U.S., 138 \$ par personne) et ses « bénéfices » de 4 800 cz (son salaire de manœuvre) soit 440 \$ au total ou encore, per capita 88 \$ U.S.

Certains paysans se font, pendant la saison sèche, bûcherons, d'autres charpentiers ou menuisiers (le « madeira », bois d'œuvre, ne manque pas dans la région) ; d'autres encore fabriquent de la chaux à partir du calcaire extrait sur place et « cuit » dans de petits fours artisanaux.

Dans la vallée du Rio de Contas, au Sud de Juçiapé, le paysan dispose de terres encore plus médiocres ; les possibilités d'emploi sur les grandes fazendas sont peu nombreuses et l'artisanat à peu près inexistant ; de ce fait, les chantiers du Funrural apparaissent comme l'un des seuls moyens de gagner un peu d'argent pour faire vivre sa famille (l'autre moyen étant l'émigration).

L'un de ces types de petit paysan (D), chef d'une famille de 3 enfants, disposait de 5 ha de terre dont 2 effectivement cultivés moitié en manioc (culture de rente), moitié en vivriers. Au moment de l'enquête en décembre 1976, la presque totalité de son manioc avait été anéanti par la sécheresse, il n'avait pas les moyens de racheter des boutures ; il avait dû s'engager en février sur les chantiers de l'État pour faire vivre sa famille, jusque vers la fin octobre, moment où il commença ses semis de haricot et de maïs. Nous avons pu estimer son revenu brut, pendant la campagne « normale » de 1974-75, à 4 000 cz-4 500 cz dont 2 500 à 3 000 provenaient uniquement de la location de ses bras ; le *Revenu brut* par tête était de l'ordre de 800 à 900 cz soit 90 à 100 \$ (1). Après satisfaction des besoins alimentaires, les *Ressources du ménage* s'élevaient entre 1 000 et 1 500 cz soit 115 à 170 \$ U.S. annuellement ; c'est la grande misère que l'on découvrira de plus en plus souvent dans l'Ouest de la région et surtout dans le bassin de Brumado (2)...

La zone de piémont humide s'étendant au pied de la Chapada da Diamantina, à la hauteur de Livramento de Brumado, permet même au petit paysan de vivre, sinon dans l'aisance du moins sans la crainte des lendemains. Pour pallier les gros inconvénients inhérents à la dispersion des moyens de production après la mort du chef de famille, on observe souvent des arrangements entre les enfants décidés à rester sur place et à cultiver leur part du domaine. Les gros travaux sont faits en commun (labours au moyen de l'attelage communautaire, hersage, roulage de certaines cultures...), ainsi que l'achat des engrais, insecticides, et la vente des récoltes. Nous avons pu observer le fonctionnement d'un tel type d'association sur deux domaines de

(1) Il fallait 8,7 cruzeiros pour un dollar en septembre 1975.

(2) Ici, la grande pénurie de bonnes terres (sans qu'il y ait accaparement par les grands propriétaires), conjuguée avec l'irrégularité de la pluviométrie, sont à l'origine de la misère paysanne.

dimensions très différentes : l'un couvrant 10 ha seulement, mais pourvu d'excellentes terres alluviales, partagé entre 5 familles (27 personnes), l'autre 150 ha de bonnes terres, divisé entre 3 familles (22 personnes). Ces deux exemples sont empruntés au municipe de Livramento de Brumado, où ils ne sont pas exceptionnels.

(a) La première association de petits paysans est installée à la sortie de la ville de Livramento de Brumado, sur la route conduisant à Rio de Contas (E). Le domaine est divisé en deux ensembles (tous deux irrigués et cultivés en totalité chaque année) : l'un dans la vallée alluviale (6 ha environ), l'autre ouvert sur les terres rouges argileuses (terrasse des 15 m au-dessus du ruisseau) armées de nombreux galets.

L'unique paire de bœufs de « l'association » laboure en commun les terres basses ; puis, chaque famille organise sa parcelle, généralement elles se mettent d'accord pour cultiver le riz sur un même ensemble d'un même tenant afin de passer la houe tractée sur tout le champ plusieurs fois au cours de la campagne agricole. Par contre, chaque famille épand la fumure sur sa propre parcelle, sème, sarcle et récolte d'une façon indépendante.

Sur les terres hautes on pratique, en dehors de la riziculture, le jardinage : oignon, ail, tomate, aubergine, etc. Grâce à la fumure (3 familles possèdent un petit troupeau de bovins, les deux autres des moutons) et à l'irrigation régulière toute l'année, chaque ferme pratique deux cultures par an : la première pendant la saison pluvieuse (novembre à avril), la seconde de mai à octobre ; cette dernière fournit des récoltes moins abondantes que la première. Les rendements sont élevés : 1,8 à 2,5 t de riz à l'ha, maïs : 500 kg égrenés, haricot : 200 à 300 kg (de la variété « corda », la plus prisée des Bahianais), l'oignon : 800 à 1 200 kg à l'ha.

Le revenu brut moyen de cette petite entente économique familiale était de l'ordre de 45 000 à 62 000 cz annuellement, soit 3 800 à 5 300 \$ U.S. au total ou encore 144 à 196 \$ par personne. A ces revenus de base, il conviendrait d'ajouter ceux provenant de la vente de fruits cueillis sur les arbres enserrant les habitations — mangues, jaca, bananes... — et des travaux de vannerie réalisés par les femmes et vendus sur les marchés.

(b) Dans le secteur d'Itaguaçu, formant une sorte d'immense cirque au pied de la Chapada, les terres

sont encore envahies par la forêt ; de nombreux marécages, des étangs rendent la circulation souvent impossible. Les terres, bien humidifiées, sont riches, mais la mise en valeur est rendue difficile justement par la vigueur de la végétation qu'il faut éliminer par de nombreux binages et désherbages.

Dans ces conditions, l'exploitation ne sera rentable que si elle dispose de moyens suffisants pour intervenir au moment opportun sur les cultures : l'association des familles des trois frères vivant sur le domaine d'Agua Branca (F) répond à cet impératif : en 1976, sur les 150 ha de l'exploitation, 25 étaient cultivés (10 en riz, qui remplace la canne à sucre ; 10 en haricot ; 5 en maïs). S'ils font appel aux engins mécanisés pour déboiser un morceau de forêt, les exploitants labourent encore leurs terres à l'aide de la charrue traînée par une paire de bœufs (chaque famille a son propre attelage). 80 ha sont réservés aux prairies naturelles et artificielles sur lesquelles paissent 150 bovins (1). Les bêtes sont vaccinées contre la fièvre aphteuse et « suivies » régulièrement par les services vétérinaires. Chaque année, 15 ou 20 d'entre elles sont mises à l'engrais pour la vente à raison de 2 500 à 3 000 cz par tête (soit 208 à 250 \$ U.S.). Les champs sont fumés soit par parcage des troupeaux, soit par épandage de l'engrais naturel.

Pour mener à bien cette entreprise, la main-d'œuvre familiale est maintenant insuffisante et l'on doit s'adresser à des journaliers pour les travaux urgents : désherbage, binage, récolte (2).

D'après les informations recueillies sur place, on peut proposer un chiffre approché des revenus bruts de ces trois exploitations associées ; il serait compris (bon an, mal an) entre 7 500 et 10 000 \$ U.S. annuellement soit, par tête, entre 340 et 450 \$.

Le prix de la terre ici est relativement bon marché : 700 cz par ha boisé, 1 500 à 2 000 cz par ha aménagé et irrigable (soit en \$ U.S. respectivement 58, 126, 170). Malgré les faibles coûts de la terre, les paysans sont peu nombreux ; les deux principaux obstacles à leur installation proviennent des difficultés d'accès et de mise en valeur imposant un coût élevé de main-d'œuvre.

Nous avons observé le même type de fazenda (supérieure à 100 ha) dans la zone de piémonts qui s'étend au pied de la Serra de Caetitê, bien irriguée par de nombreuses sources. Celle de Maussador (G) par exemple qui s'étend à 4 km au Sud d'Igapora (112 ha) s'est spécialisée dans la culture du coton (30 ha) et du vivrier (12 ha), tandis que les pâturages

(1) Aucune bête n'a été perdue pendant la campagne précédente.

(2) La forêt voisine attire beaucoup de passereaux prédateurs ; il faut faire vite pendant la moisson et pratiquer une surveillance active sur les rizières.

s'étendent sur 50 ha pour un troupeau de 85 têtes de bétail (dont une dizaine mises chaque année à l'engrais pour la vente).

On retrouve donc ici la même économie des moyens techniques de mise en valeur : utilisation de la charrue (3 attelages) pour les cultures, location d'engins mécanisés uniquement pour la mise en état des terres (déboisement), utilisation des graines de coton et de la paille de maïs pour engraisser les bêtes, de l'engrais organique essentiellement (1), emploi d'une main-d'œuvre locale nombreuse (2) pour les binages, désherbage et récoltes, présence effective chaque jour du propriétaire sur son exploitation. Ce père de famille de cinq enfants est né dans le village, de parents cultivateurs qui lui ont laissé une cinquantaine d'hectares ; tous ses frères ayant quitté le pays pour travailler en ville, il est devenu, après quelques années d'études au collège, le seul responsable de l'exploitation, qu'il agrandit après chaque bonne campagne agricole, en investissant tous ses bénéfices (3) dans l'achat de terres boisées et à l'issue des mauvaises campagnes, par des prêts d'argent gagés sur les terres des minifundeiros ; ainsi, il en récupère souvent quelques parcelles lorsque ces derniers ne peuvent honorer leurs dettes (4).

En novembre 1976, il expérimentait l'élevage du porc (12 sujets) nourris à partir d'une variété de manioc non toxique, directement consommable par l'animal (5).

Ce type d'exploitation équilibrée, fondée sur l'association agriculture-élevage, menée avec prudence (expérience de l'élevage du porc), bon sens et économie, devrait être courant dans cette zone de piémont pourvue de bonnes terres, bien irriguées ! Or, elles sont exceptionnelles. Pour quelles raisons les autres petits exploitants n'ont-ils pas progressé, n'ont-ils pas dépassé le niveau d'une économie de subsistance ? Les causes de stagnation et souvent de déclin, des minifundeiros sont multiples :

Partage des terres : après le décès du chef de famille, les lots des héritiers restés à la terre sont très modestes (souvent inférieurs à 10 ha).

Thésaurisation des bénéfices : ce réflexe du petit

paysan habitué à compter, à économiser est assez général, alors que le réemploi immédiat de l'argent serait plus rentable (achat de terres, de matériel), l'érosion monétaire étant, rappelons-le, de l'ordre de 40 % par an.

Mauvaise gestion du troupeau : qui apparaît plus comme un bien de prestige que comme un bien économique et de ce fait ne reçoit pas les soins qui permettraient de le valoriser.

L'association agriculture-élevage est souvent inexistante : non-utilisation du fumier, du lait, non engraissement des bêtes destinées à la vente.

L'analphabétisation généralisée : est un handicap profond pour promouvoir l'agriculture ; le minifundeiro ne pense pas (ou n'ose pas) faire appel aux agents de l'agriculture d'Igapora (4 km du village).

Absence du processus « imitation » : lorsque l'un des minifundeiros parvient à rentabiliser durablement son entreprise et accroît considérablement son domaine (cas de Mansador). Tout se passe comme s'il se produisait une rupture dans les rapports entre le « chanceux » et les autres. Le premier en entrant dans le « club » des latifundeiros n'entretient plus de relations aussi étroites avec ses anciens compagnons, petits exploitants ; le dialogue est sinon rompu, du moins altéré entre les deux parties, la diffusion d'idées, de techniques ou de méthodes nouvelles se développera dorénavant entre gens de même groupe social.

On observe ce même cloisonnement, cette même absence d'échanges entre le petit paysannat (6) et les responsables des grandes réalisations techniques qui se sont implantées, l'une à l'Ouest de Guanambi (périmètre rizicole de Cérama), l'autre dans le Sud du municiple de Sébastio Laranjeiras, pour la culture mécanisée du coton.

Les foires et les marchés jouent un grand rôle dans la diffusion des techniques et produits nouveaux : c'est le lieu de rencontre privilégié des paysans qui, au cours de leurs entretiens, confrontent leurs expériences, échangent des informations sur les moyens d'améliorer les rendements, de vendre plus cher des produits de meilleure qualité.

(1) Il utilise cependant les insecticides.

(2) Mis à part trois ouvriers permanents, il loue temporairement les services de 20 ou 30 personnes au moment des gros travaux ; les hommes étaient payés en 1977, 30 cz par jour et les femmes 20 cz, soit 2,35 et 1,5 \$.

(3) En 1976, le prix d'un hectare de bonnes terres boisées était compris entre 1 500 et 3 000 cz soit 125 à 150 \$ U.S.

(4) Les petits exploitants n'empruntent jamais aux banques par crainte de saisie sur leurs terres. En empruntant auprès d'un gros propriétaire, il est possible de « s'arranger » en cas de grosses difficultés.

(5) Le revenu brut de cette exploitation calculée en 1976, pour la campagne précédente était de l'ordre de 13 000 à 15 000 \$ U.S. dont 9 500 de coton, 2 250 de vivrier et 2 000 de bétail. Ses dépenses de fonctionnement-salaires principalement étaient de l'ordre de 100 000 cz soit 7 500 \$ U.S. Son revenu net annuel se situait entre 5 500 et 7 500 \$ U.S. environ 1 000 \$ U.S. per capita.

(6) Et même avec les grands exploitants.

3. L'OUEST DE LA RÉGION DE BRUMADO

Le milieu physique est ici des plus variés : au nord de Guanambi, les paysages sont du type sahélien, peu hospitaliers : c'est le secteur des paysans pauvres, la terre y est très bon marché ; au sud de la ville, une zone de transition avec alternance de terres argileuses, souvent parsemée d'étangs, d'inselbergs entourés de débris rocheux et de collines aux sols plus secs, couvertes de bois ; puis on atteint plus au sud les terres riches de Candiba-Mutans, bien irriguées, issues de la décomposition des dolérites de la Serra de Monte Alto (chaîne de collines qui s'étend sur une soixantaine de km suivant une direction N.-W./S.-E.) ; au pied méridional de cette chaîne se développe, jusqu'au-delà de la frontière du Minas Gerais, la plaine de Sebastião-Laranjeiras envahie, sur les parties sèches, par la caatinga, dans les vallées, par la forêt ; vers l'est, enfin, se succèdent, coincés entre le Monte Alto et l'Espinhaço, une suite de bassins humides, plus ou moins étroits envahis par la forêt, actuellement en voie de colonisation.

De par sa situation, cette sous-région largement ouverte sur le Rio San-Francisco, et les plaines du Minas-Gerais, entretient des relations commerciales privilégiées avec cet État (1). Elle fut aussi jusqu'à ces dernières décennies, une zone d'accueil pour les « flagelados » fuyant la misère et la sécheresse du Nord ; ils découvraient là, après avoir suivi le cours du fleuve, des terres libres de meilleure qualité et une pluviosité plus régulière. Cet afflux d'émigrants se traduit actuellement sur la carte par des zones de grande densité humaine dans le municipe de Guanambi et surtout dans celui de Candiba (42 hab. au km²), le plus peuplé de la région.

La petite et la très petite propriété, la culture du coton, l'élevage du bovin caractérisent les activités paysannes. Dans le nord et au nord-est, la terre n'est pas assez riche, ni assez profonde pour faire vivre une famille. L'homme, pendant la morte-saison, est obligé de travailler sur les chantiers ouverts par le Funrural ou d'émigrer temporairement vers le Sud, pour assurer la subsistance familiale ; une campagne agricole désastreuse a pour conséquence le départ définitif de nombreuses familles vers les États du Sud.

La fazenda « Carnaiba do Dentro » (H), installée au nord de Guanambi dispose de 12 ha de terre (2) 1,5 ha est cultivé en coton, 1,5 en maïs et haricot ; en 1976, 14 moutons, un porc (pour la consommation

familiale) et une paire de bœufs constituaient le cheptel de l'exploitation. On n'utilisait, ici, ni l'engrais, ni les insecticides ; on cultivait deux à trois années de suite au même emplacement, puis on ouvrait un autre champ sur une ancienne jachère. Pendant la saison sèche, le propriétaire (père de 4 enfants en bas âge) proposait ses services pour le transport de matériaux : pierre, sable, bois, ciment (Guanambi est à 8 km de là). En début de saison des pluies, il labourait le champ des voisins, plus dépourvus que lui, on le payait au moment de la vente du coton. Sa maisonnette aux murs de torchis, peints récemment à la chaux comportait 4 pièces à peu près vides. Une grande propreté y régnait malgré la grande pauvreté et même la détresse qui se laissait deviner. Le visiteur ne pouvait cependant, sans offenser ses hôtes, refuser le « cafèzinho » qui lui était offert.

En comptabilisant les prix de vente du coton, la valeur des produits autoconsommés, le prix de vente d'un ou deux moutons et en évaluant au mieux les salaires perçus pour les divers services rendus (3), on obtenait un revenu brut compris entre 375 et 440 \$ U.S., soit 62 à 75 \$ U.S. par personne et par an.

On comprend que de petits exploitants, âgés d'une cinquantaine d'années, ayant élevé leurs enfants (émigrés ou travaillant en ville) aient abandonné à peu près totalement leurs activités agricoles (ne conservant qu'une petite parcelle d'un « teref » (4) pour le vivrier) et s'embauchent sur les chantiers routiers ou sur les exploitations au moment des gros travaux. L'un d'entre eux, en 1976, après avoir préparé ses cultures de maïs, haricot et pastèque, avait loué ses services pendant 8 mois à raison de 360 cz mensuellement ; sa femme avait réussi à entretenir la plantation et à récolter 300 kg de haricots et 250 de maïs en grains. Le revenu brut de ce couple était de l'ordre de 450 \$ U.S. soit 225 \$ per capita.

Sur le municipe de Candiba, la situation n'était guère meilleure malgré la qualité des terres. Ici, ce sont les champs qui font défaut, la propriété est morcelée par les partages successifs ; enfin le prix de la terre (300 à 500 \$ U.S.) interdit pratiquement au minifundeiros d'agrandir son domaine ; les moyens de production étaient très archaïques. Si la plupart des cultivateurs avaient adopté la charrue, ils n'utilisaient ni engrais, ni insecticides ; par ailleurs, la riziculture était sinon inconnue du moins très peu

(1) Par ailleurs le parler, l'accent, la nourriture (à base de maïs) rappellent le Minas-Gerais.

(2) Le prix d'un hectare était de l'ordre de 100 à 150 cz = 10 à 15 \$ U.S.

(3) Le chef de famille précisait avec une certaine fierté qu'il ne s'était jamais engagé sur les chantiers de Funrural.

(4) Un teref correspondant à notre ancienne unité de surface « le journal » soit 0,4 ha.

développée ; les nombreux bas-fonds réservés aux pâturages auraient plutôt une vocation rizicole. Malgré la haute fertilité des sols, l'absence d'amendement sur des champs continuellement mis en valeur prive le paysan de récoltes abondantes et, par voie de conséquence, de surplus susceptibles d'être vendus. La famille consomme la totalité de ses produits ; seul le coton, cultivé dans de mauvaises conditions (sans fumure ni pulvérisation d'insecticides) apporte quelques modestes revenus au ménage. Dans ces conditions, l'émigration des jeunes est très forte, l'une des plus élevées de la région de Brumado : un seul enfant héritera des quelques hectares du patrimoine familial..., qu'il transmettra peut-être intact à l'un de ses fils, plus tard.

Les moyennes et grandes fazendas visitées, à l'inverse de celles qui ont fait l'objet d'enquête sur les zones de piémont et de plateau, n'ont pas modernisé, ni amélioré leurs techniques de production, elles pratiquent encore l'élevage extensif. Les propriétaires, pour la plupart issus d'un milieu rural modeste (sinon pauvre) ont (à la suite de quelques campagnes agricoles excellentes, ou à l'issue d'un long séjour passé sur les grandes propriétés du Sud, (où ils ont amassé un pécule important) investi dans la terre lorsque celle-ci était encore bon marché — c'était dans les années 1950-60 (1) —. Après avoir été déboisé et aménagé, le domaine (plusieurs dizaines d'hectares) est l'objet souvent de trois types d'activités : cultures de rente, vivrier et élevage. C'est ainsi que furent créés et aménagés les deux fazendas de « Saco de Capim » et celle de Pilão.

Chacune d'elles possède un ou deux attelages, charrue et charrette, mais aucune n'utilise ni fumure (organique ou chimique) ni insecticides ; les propriétaires ignorent tous deux la riziculture (2) et malgré l'adoption récente de pâturages artificiels (vers 1965), ne pratiquent toujours pas l'embouche des animaux sélectionnés pour la vente. Dans ces conditions, les rendements sont médiocres et le prix des bêtes peu rémunérateur, malgré la qualité des terres.

Certaines campagnes agricoles à pluviosité déficiente ou mal répartie aboutissent au plan économique à de grandes difficultés : ainsi, pour avoir

négligé de planter des cactées inermes, le chef de la première fazenda fut obligé de vendre à vil prix (3) en juillet 1976, 30 bêtes de son troupeau à un éleveur de Pindai mieux pourvu en pâturages. Le second fazendeiro avait déjà perdu cette même année, 70 têtes de bétail sur les 90 de son troupeau, lorsqu'il libéra ses bovins des pâturages totalement desséchés pour leur permettre de survivre en quête de leur nourriture dans la forêt et les jachères ; en novembre 1976, au moment de notre visite, la totalité de sa plantation de haricot avait été anéantie par les chenilles (trois hectares, mélangés au maïs, lui, indemne).

Ainsi, faute d'adopter des techniques plus élaborées et relativement peu coûteuses (fumure, insecticides, plantation de cactées inermes...), ces exploitations de taille moyenne subissent chaque année par suite des calamités d'importance variable des pertes non négligeables qui entravent leur développement et limitent leurs revenus (4).

Il nous reste à évoquer rapidement deux autres types d'exploitation : il s'agit d'une très grande, ouverte sur front pionnier, et d'une petite mise en valeur par d'anciens ouvriers agricoles.

La route conduisant de Guanambi à Urandi, traverse au sud de Pindai, sur 30 ou 40 km, une zone de forêt en cours de colonisation installée sur des sols argileux profonds et généralement humides. La plupart des latifundiários qui s'attaquent à la déforestation de cette zone viennent du Minas-Gerais ; ils utilisent des moyens très puissants : bulldozers, graders, scies mécaniques... Le gaspillage du milieu naturel est considérable : les arbres de bonne taille (8 à 10 m de haut) sont, après avoir été abattus, brûlés sur place ; d'autres incomplètement consommés pourrissent sur les pentes, aucun aménagement anti-érosif n'est prévu pour éviter le ravinement des sols argileux brutalement dépouillés de leur couvert végétal (5). Toutes les exploitations déjà installées couvrent chacune entre 150 et 300 ha avec pour activité principale l'élevage ; elles sont placées sous le contrôle et la surveillance d'un gérant rémunéré par le propriétaire.

Généralement, les pâturages artificiels (6) sont partagés en deux lots : l'un pour la pâture immédiate

(1) L'hectare de terre à déboiser valait à cette époque de 15 à 20 \$.

(2) A une quinzaine de kilomètres plus au nord a été installé le périmètre rizicole de Ceraima qui n'a pas fait école auprès des paysans.

(3) Entre 40 et 50 \$ la tête.

(4) Pour la campagne 1974-75, les revenus bruts de la fazenda étaient de l'ordre de 1 500 à 1 750 \$ U.S. pour 9 personnes, soit en moyenne de l'ordre de 180 \$ per capita. Notons que cette exploitation pratiquait l'alternance pâturage artificiel - cultures, pendant 3 ans, ce qui permettait de conserver une certaine fertilité à la terre.

(5) Nulle part, nous n'avons vu pareil gaspillage sinon dans la pointe méridionale de l'État de Bahia où les éleveurs colonisent la forêt.

(6) De la variété résistante « Bufalo-grass ».

du troupeau, l'autre formant une réserve qui accueillera les bêtes après épuisement du premier. La clôture de fil de fer barbelé remplace la haie vive, tous les pâturages ont accès à un ruisseau ou à un abreuvoir alimenté par l'eau puisée à un puits. On pratique l'embouche des bêtes destinées à la boucherie (avec alimentation à base de graines de coton, de balle de riz, de maïs). A l'arrière de la maison du gérant, un champ de plusieurs hectares de cactées inermes permet d'alimenter les bêtes en cas de grande sécheresse. Quelques vaches sont traites, le lait est destiné à la fabrication de fromages. Enfin, chaque année, une dizaine d'hectares de prairie est retournée à la charrue et remise en culture : maïs, en partie destiné au troupeau ; haricot, pour la vente ; manioc, pour l'engraissement des porcs. La mise en valeur d'une telle exploitation nécessite la présence à temps complet d'une demi-douzaine de personnes. (Cet exemple a été observé à la fazenda de Sucuarana installée vers 1970 à environ 15 km au sud de Pindai ; mais nous n'avons recueilli aucun chiffre permettant de se faire une idée sur le revenu de cette exploitation (1).)

A l'opposé de cette grande exploitation, on découvre dans les municipes de Urandi et de Sebastio-Laranjeiras des fermettes très modestes mais coquettes, construites sur quelques hectares de terre souvent offerte par l'employeur à son ancien serviteur. Un couple de vieux employés de ferme (des Noirs) ayant passé leur existence dans le municipe d'Urandi, avaient réussi à économiser assez pour acheter 3 ha de terres le long de la route conduisant à Sebastio-Laranjeiras (J). Le mari bénéficiait d'une petite retraite versée par le Funrural s'élevant mensuellement à 384 cz (soit 28,8 \$ U.S.). Ils avaient élevé 11 enfants, tous partis travailler en ville ou sur les plantations du Sud (Parana). Ils restaient seuls avec deux de leurs petites filles ; lui s'adonnait à la culture du coton (un hectare) et du vivrier (1 ha) ; de temps à autre, il rendait encore quelques services dans les fermes les plus proches ; elle, s'était spécialisée dans l'artisanat du coton : filage, tissage, confection d'habits. Elle montrait avec orgueil les vêtements portés par son mari, totalement fabriqués de ses mains.

Le revenu de ce couple de vieux serviteurs n'était pas négligeable et justifiait leur sourire accueillant et peut-être heureux... Ces revenus étaient de l'ordre

de 700 \$ U.S. annuellement soit 170 à 180 \$ per capita. (La pension (2) entrait pour moitié dans ce chiffre et les travaux artisanaux de l'épouse pour les $\frac{2}{3}$ du reste.) Ce type de revenu malgré tout modeste, nous le rencontrerons fort rarement dans les petites fazendas du bassin de Brumado.

4. LE PAYSAN DU BASSIN DE BRUMADO

Le bassin de Brumado est le secteur le moins favorable aux activités agro-pastorales. Aux caprices de la pluviométrie, plus nombreux et accusés qu'ailleurs, s'ajoutent les ingratitude du milieu physique : sols beiges peu évolués, lithosols, vallées étroites, aux versants rapides, difficiles à travailler, sensibles à l'érosion.

Le paysan a, naturellement, choisi les endroits les moins hostiles pour s'installer (bassins plus humides, fonds de vallées, talus de plateaux). La faiblesse du réseau routier, sa précarité jusque dans les années 1970, ont confiné les populations, dans un profond conservatisme qui se traduit par des méthodes de production, des techniques culturales très archaïques : en 1970, moins de 10 % des exploitations possédaient une charrue dans les six municipes méridionaux, la fumure « volontaire » était ignorée, partout l'élevage était pratiqué d'une manière extensive ; en 1976-77, les choses avaient peu changé.

Le coton au nord de Brumado, le manioc au sud, sont les deux principales cultures de rente produite dans le bassin. Malgré les multiples difficultés rencontrées, difficultés qui le conduisent souvent à émigrer, le paysan reste très attaché à sa terre ; quand, après plusieurs années sur les plantations ou dans les usines du Sud, il a réussi à amasser un petit pécule, il se hâte de rentrer au pays et de remettre en état son exploitation. Rares sont les petits exploitants qui émigrent sans espoir de retour, et vendent terres et ferme. Tenace, courageux, âpre au gain, telles sont les qualités de ce paysan du Sertão que nous allons découvrir en analysant quelques cas.

Certains d'entre eux ont réussi ce « prodige » d'acquérir, à force de ténacité, d'économie et de courage, un grand domaine rentable. Ils sont cependant très rares ; la plupart d'entre eux ont eu la chance de bénéficier au départ d'un héritage non négligeable : domaine de quelques dizaines d'hectares, petit matériel agricole, troupeau ; souvent ils ont

(1) Le troupeau de cette ferme n'avait nullement souffert de la sécheresse 75-76 ; il s'était même accru de nombreux sujets achetés à bas prix aux petits paysans ne pouvant nourrir leurs bêtes.

(2) Cette allocation de retraite, versée chaque mois à la « prefeitura » nécessite le déplacement du bénéficiaire ; la somme reçue est souvent écornée par les malversations du camionneur (qui exige pour son service des sommes élevées), par des achats inutiles, dépenses au cabaret...

reçu une instruction suffisante qui leur permettra, plus tard, de s'évader de la routine et de se moderniser.

La fazenda de Macambira (K), installée au nord de Brumado, à 4 km à l'ouest du village d'Itaquari, est exploitée par un agriculteur d'une cinquantaine d'années, né au village et père de 8 enfants vivants (sur les 15 venus au monde). Il vit, lui et sa famille, dans une coquette villa, construite au milieu de ses terres, pourvue d'un mobilier moderne. Il possède deux domaines, l'un de 70 ha, l'autre plus à l'ouest de 150 ha (1). Avec ses 4 attelages de bovins, aidé par une main-d'œuvre temporaire (variant entre 15 et 20 personnes), il cultive 20 ha de coton (variété nouvelle C 13) et 2 ha de vivrier. Il possède un troupeau de 10 têtes de bovins et 50 moutons qui paissent en toute liberté. S'il utilise les insecticides pour le coton, il ne fait pas usage d'engrais (naturel ou artificiel), cette pratique l'obligerait à emprunter aux banques et en cas de mauvaises récoltes, il craint la saisie de ses terres (2) ; par ailleurs, la dimension de sa propriété lui permet de pratiquer la culture itinérante : après 3 ou 4 années de culture de coton, il abandonne sa parcelle à une très longue jachère et ouvre un nouveau champ sur la caatinga (3).

Au cours de la campagne 1976-77, il a récolté 16 t de coton (vendu 5 cz/kg) ; avec le produit de la vente de 15 moutons, de 2 bœufs auquel s'ajoute la valeur des produits vivriers, son revenu brut était de l'ordre de 80 000 à 90 000 cz ; il estimait les dépenses de main-d'œuvre, insecticides, aménagement de nouvelles parcelles entre 45 000 et 50 000 cz ; son revenu net peut être évalué entre 2 700 et 3 070 \$ U.S. (4) pour cette année-là, soit 270 à 310 \$ U.S. par personne. Le revenu moyen tiré du domaine permit au fazendeiro l'achat d'une voiture d'occasion et le règlement des études et de la pension de deux de ses garçons vivant à São Paulo, chez leur oncle.

En dépit de sa réussite, ce propriétaire était préoccupé de l'avenir de son exploitation : aucun de ses enfants n'a l'intention de lui succéder sur son domaine...

A 4 ou 5 km à l'ouest d'Anajê (L), on retrouve chez un grand propriétaire terrien-résidant, issu du milieu

rural, les mêmes soucis d'économie dans l'utilisation des moyens techniques. Cet exploitant a opté pour la culture du sisal, comme culture de rente (5). Cette agave trouve ici des conditions satisfaisantes à son développement : sols argileux profonds, dans les bassins, climat à longue saison sèche. Mais il faut attendre quatre années pour procéder à la première coupe (6). Par ailleurs, les sarclages, la cueillette des feuilles, la préparation des fibres, exigent beaucoup de travail, beaucoup de main-d'œuvre pour un bénéfice qui, depuis 1972, va s'amenuisant. En 1977, le latifundeiro était « prisonnier » de l'option qu'il avait prise sur la culture de 20 ha de sisal en plein rapport et ne pouvait se reconverter (par manque d'argent après la grande sécheresse) dans la culture du coton par exemple.

A cette plantation, s'ajoute 10 ha de vivrier (maïs, haricot) et 100 ha de prairies artificielles accueillant pendant 6-8 mois de l'année 80 têtes de bétail. Les engins mécaniques n'étaient utilisés que pour la préparation initiale de la terre ouverte sur la caatinga ; pour les travaux courants, 3 attelages bovins suffisaient à les mener à bien. La régénération des sols était obtenue à l'aide d'un compost fabriqué à partir de déchets d'agave — après défilage — mélangés au fumier des bestiaux à l'engrais. Les fanes de maïs et de haricot servaient d'appoint à l'alimentation du troupeau en fin de saison sèche.

En 1977, cette grande exploitation, bien gérée, n'était rentable que par la compression maximale des dépenses de fonctionnement et l'association intime des activités pastorales et agricoles.

Le revenu brut produit par ce domaine était de l'ordre de 110 000 cz soit 8 150 \$ U.S. ; une fois déduites les dépenses de fonctionnement (7), ses bénéfices s'élevaient à environ 50 000 cz soit 3 750 \$ U.S., soit per capita 420 \$ U.S. annuellement (l'exploitant avait 7 enfants).

La fazenda de Veréda (M), établie à une vingtaine de kilomètres au sud de Caculé, correspond au type d'exploitation traditionnelle qui a réussi à s'adapter aux conditions du milieu et à trouver un bon équilibre économique : sur 24 enfants nés de deux mariages, il en restait 16 en 1976. Tous les garçons

(1) Ce dernier domaine a été acheté, morceau par morceau, au cours des dix dernières années, alors que le prix de la terre était bas et les cours du coton relativement élevés.

(2) En 1976, par exemple, après la sécheresse, il n'a récolté sur ses 20 ha que 4 t. de coton et ses produits vivriers ont été anéantis à 90 %. Il a dû acheter des produits alimentaires pour sa famille et des graines de coton, du son pour son cheptel.

(3) Le débroussaillage d'un ha de caatinga revient en 1977 à 600 cz.

(4) En mars 1977, il faut 12,98 cz pour 1 \$ U.S.

(5) Le sisal a été introduit dans le pays dans les années 1960-65 ; les plants installés à 4 ou 5 m les uns des autres sont sensibles à la longue sécheresse au cours des deux premières années.

(6) On doit renouveler la plantation tous les 10 à 15 ans après la première coupe.

(7) Les frais de main-d'œuvre, à eux seuls, représentaient 40 000 cz.

avaient fait des séjours plus ou moins longs dans les États du Sud, aucun ne s'y était établi ; trois d'entre eux vivaient dans la ferme paternelle ou à proximité, les autres étaient installés dans le voisinage. Le père, âgé de plus de 65 ans, s'était établi dans la région en 1937, lorsque la vallée était encore peu habitée et la terre bon marché. Il possède actuellement un domaine de 50 ha étiré sur 700 m de vallée étroite drainée par un ruisseau temporaire. Sur les sols alluviaux du fond de la vallée, il pratique la culture permanente : après la moisson, on enferme, chaque nuit, le troupeau (une douzaine de bêtes) sur ce champ clôturé, parcage qui permet d'amender naturellement les terres. On cultive le riz de part et d'autre du ruisseau, au-delà, le maïs et le haricot que l'on sème aussi sur les terres argileuses, on cultive jusqu'à épuisement complet du sol, après quoi, elles sont réservées aux pâturages (naturel ou artificiel) pendant 3 ou 4 ans, avant d'être reprise par la végétation arbustive. Plus loin, sur les terres beiges des collines, on plante le manioc qui ne sera récolté que 3 ans plus tard ; suivant la qualité de la terre, la plantation sera suivie d'une longue jachère ou mise en pâture.

Sur les 50 ha du domaine utilisé par les trois ménages, 13 ha (soit plus de 25 % des terres) étaient effectivement labourés (1) ; le troupeau disposait d'une dizaine d'hectares d'herbage naturel et d'une quinzaine de prairie artificielle (2).

Une paire de bœufs, une charrette, une charrue, formaient le matériel de l'exploitation, la majeure partie du travail était fait à la main sans aide extérieure. Accolée à la maison d'habitation, la « casa da farinha » est destinée à la fabrication de la semoule de manioc pendant la morte saison ; elle est mise en commun, ainsi que le matériel agricole, par les trois ménages.

Cette exploitation qui a fait l'objet d'une étude approfondie en 1976-77, disposait à cette époque d'un revenu brut de l'ordre de 18 000 à 20 000 cz/an, soit entre 1 500 et 1 600 \$ pour 15 personnes ou, par tête, environ 100 \$ annuellement (3).

Ces très modestes revenus n'auraient guère permis aux membres de ce groupe de vivre dans une certaine

sécurité, si l'entraide familiale (assez rare dans la région) n'était venue combler, en quelque sorte, les déficiences de l'économie : la mise en commun des moyens de travail, l'assistance mutuelle des ménages en cas de difficulté de l'un d'eux, facilitaient la vie de tous les jours et donnaient au groupe une assise plus large et une sécurité matérielle et morale plus grande en cas de grosses difficultés (4).

Généralement, l'exploitant qui a quitté la maison familiale, vit en toute indépendance et l'entraide familiale « s'érode » au fil des années, au fur et à mesure de la dispersion des enfants, de sorte que le paysan se retrouve généralement seul, isolé dans sa ferme, ne pouvant compter que sur lui-même et sur les siens. Toute aide extérieure est rémunérée ; les relations avec les voisins sont cordiales, amicales, mais chacun travaille pour soi (5). Dans ces conditions, la fragilité des exploitations est grande, la vie très difficile lorsque les enfants sont encore en bas âge. Deux ou trois mauvaises ou médiocres récoltes successives acculent le paysan à la vente du cheptel, la somme ainsi réunie lui permettra de partir lui et les siens vers les États du Sud. Au premier départ, il ne vend ni la terre, ni sa maison qu'il espère retrouver après quelques années quand il aura amassé un petit pécule ; il reviendra alors avec ses enfants grandis et en âge de l'aider.

L'examen de quelques exemples de retour à la terre après une longue émigration permet de mieux saisir les multiples problèmes qui se posent au paysan et ses difficultés de réinsertion. Nous avons souvent constaté plus d'échecs que de réussites.

Le long de la route qui conduit de Tanhaçu à Brumado (N), à une douzaine de kilomètres de cette dernière ville, vivait en 1977 sur une cinquantaine d'hectares de terre de qualité moyenne à médiocre une famille de 7 personnes. Le levé des terres nous apprenait que cette famille avait cultivé 1,6 ha de maïs, haricot et coton ; l'exploitation disposait d'un attelage, charrue et charrette, et possédait par ailleurs un troupeau de 30 ovins et caprins. Le propriétaire, né au pays, âgé d'une quarantaine d'années était aidé de son fils (issu d'un premier

(1) 4,3 ha de maïs-haricot, 2,3 ha en riz, 0,44 ha en tabac et environ 6 ha de manioc (champ non mesuré).

(2) Un petit barrage en terre battue permet l'abreuvement des bêtes depuis la route en saison des cultures, et en saison sèche, un puits de 4 à 5 m traversant le colmatage colluvionnaire du fond de vallée, atteint la roche en place sur laquelle s'écoule toute l'année un filet d'eau qui n'a pas tari en 1975-76.

(3) Aux revenus agro-pastoraux, s'ajoutent la vente du tabac (sous forme de boudin (« fumo da corda ») le filé et les couvertures en coton fabriqués par les femmes, la vente des pastèques et du bois de chauffe en ville.

(4) Au moment de la grande sécheresse, tous les jeunes chefs de famille avaient émigré vers les États du Sud, tandis que leur famille restée sur place recevait l'aide des autres membres du groupe.

(5) Précisons qu'au moment de l'abattage du porc familial, la propriétaire fait des dons de viande aux voisins, à charge de réciprocité.

mariage), âgé de 17 ans (1). Alors que la campagne 76-77 avait été bonne, l'insuffisance des surfaces semées, la médiocrité de la récolte rendaient impossible la subsistance du groupe sur les produits de l'exploitation (2). Comment ce ménage, pourvu d'un domaine suffisant, d'un matériel agricole utilisable, était-il parvenu au seuil de la misère ?

Dans les années 1965, à la suite de mauvaises campagnes agricoles successives, trois frères émigraient ; le quatrième restait seul avec sa petite famille. Malgré ses efforts, il parvenait avec peine à subvenir à ses besoins. Après avoir rendu visite à l'un de ses frères installé au Parana, il décidait à son tour de quitter provisoirement sa ferme et de s'embaucher sur les grandes fazendas. Il vendit alors son petit troupeau de bovins pour payer les frais de voyage, confia sa paire de bœufs à un ami et séjourna 5 ans sur une plantation du Parana. Au cours de son séjour dans le Sud, il perdit sa femme et se remaria. Lorsqu'il décida de rentrer au pays, ses premiers enfants âgés de 15 ans et plus refusèrent de l'accompagner (sauf le cadet). Dès son retour, il récupère son attelage, achète 3 vaches et une dizaine de moutons et de chèvres, le reste de ses économies servant à subvenir à ses besoins jusqu'à la prochaine récolte. Avec l'aide de son jeune fils, il tente la remise en état de son exploitation ; mais il a sous-estimé le travail à accomplir après un abandon de 5 années ; il parvient tout juste à récolter l'année suivante de quoi subvenir aux besoins de sa famille ; puis vient la grande sécheresse de 75-76 : la moitié de son troupeau de bovins est anéanti, il doit vendre les autres à vil prix pour survivre ; ses récoltes sont insignifiantes ; ses enfants sous-alimentés résistent mal aux épidémies, l'un d'eux décède. Malgré sa grande misère, il se refuse, par fierté, de s'embaucher sur les chantiers du Funrural. Au moment de notre visite en février 1977, il était profondément découragé, à bout de forces, il envisageait de tout liquider : ferme, terres, attelage et de partir définitivement dans les États du Sud (3).

Ce type d'échec, douloureusement vécu par le paysan et sa famille, n'est pas exceptionnel : nous en avons rencontré de multiples exemples. Pour certains, la faillite est irréversible : le cas de Carlos Mira vivant dans le municípe de Trémédal, rappelle en tous points celui précédemment évoqué. Ses

revenus provenant essentiellement de la culture du manioc étaient de l'ordre de 33 à 52 \$ U.S. par personne et par an. En février 1977, le chef de famille très gravement malade était parti chez ses enfants à São Paulo pour recevoir là-bas des soins hospitaliers.

D'autres essaient de survivre en attendant des jours meilleurs tel ce cultivateur des environs de Paiol (à une quinzaine de kilomètres de Caculé), ruiné par la sécheresse et qui, pendant avait réussi à conserver son attelage. Pendant l'année 1976, il s'était transformé en bûcheron et allait chaque semaine vendre sa charge de bois de chauffe — « lenha » — aux citadins de Caculé.

Peu nombreuses sont les petites exploitations qui ont réussi, sans entraide familiale (type Véréda), en pratiquant une agriculture « traditionnelle-améliorée » (usage de la charrue, de la fumure organique « naturelle », de semences sélectionnées) à traverser sans trop de dommages les périodes difficiles.

À quelques kilomètres à l'Ouest de la ville de Rio do Antinio (Q), vit un exploitant (né dans ce municípe) et sa famille (4 enfants) il est revenu au pays en 1972 après avoir travaillé 6 ou 7 années dans l'État de São Paulo. Cette année-là, grâce à ses économies, il rachète à des exploitants qui sont sur le point de quitter définitivement leurs terres, ferme matériel et domaine (4) ; par ailleurs, il se rend acquéreur d'un attelage et de quelques vaches. Sur ces meilleures terres, il pratique l'alternance culture-pâturage (par cycle de 5 années), ce qui lui permet de conserver une certaine fertilité au sol. Au moment de notre passage en février 1977, sur les 40 ha de son domaine, il cultivait 5 ha de produits vivriers (manioc, riz, maïs, haricot et ricin) et consacrait 20 ha à la pâture artificielle destinée à un troupeau de 11 bovins ; il élevait aussi 9 porcs (dont 7 porcelets) à l'aide de son manioc. Pendant la sécheresse, il parvint à récolter suffisamment pour ses besoins : après anéantissement de ses premières semences, constatant l'insuffisance tenace des pluies (5), il prend l'initiative de semer dans les bas-fonds généralement inondés en année normale. Dès juillet, son troupeau est nourri de feuilles récoltées sur les arbres.

En 1977, sa récolte vivrière est excellente, par contre, les deux tiers de sa plantation de manioc sont

(1) Les 4 enfants issus du 2^e mariage étaient âgés de moins de 6 ans.

(2) Le prix de l'ensemble de la récolte 1977, représentait entre 186 et 190 \$ U.S. soit 26 \$ par personne ; en vendant la totalité du troupeau, ovin-caprin, le revenu atteindrait 522 \$ U.S. soit 73 \$ per capita.

(3) Toutes ces informations ont été recueillies auprès de la femme, en l'absence de son époux qui n'aurait pas accepté de reconnaître son échec...

(4) L'hectare de terre valait cette année-là entre 35 et 50 \$ U.S.

(5) Il ne tomba que trois pluies entre octobre 1975 et novembre 1976.

anéantis (1). Il se disposait à aménager une plantation de ricin (2) pour la campagne 1977-78 et à accroître son élevage de porcs en empruntant à la Banque du Brésil. Ainsi, ce dynamique fazendeiro (alphabétisé lors de son séjour dans le Sud), bénéficiant, il est vrai, d'un domaine aux terres variées, avait, avec bonheur, pris des initiatives heureuses qui le sauvèrent de la disette ; ouvert aux techniques modernes (il projetait d'utiliser les insecticides et d'essayer les engrais chimiques), cet exploitant avait pleinement conscience de l'intérêt de pratiquer une étroite association agriculture-élevage.

A l'issue de ce long chapitre consacré au paysan du bassin de Brumado et aux difficultés qu'il rencontre à survivre dans un milieu peu favorable aux activités agro-pastorales, nous ne résistons pas au plaisir d'évoquer le cas d'un vieux paysan... heureux.

Âgé de 68 ans, père de 18 enfants dont 12 encore vivants, ce paysan avait consacré toute son énergie, toute sa tenacité à se tailler un grand domaine sur les bonnes terres de brejinho (entre Caculé et Condeuba). Ces terres argileuses, profondes, abandonnées à la forêt, étaient délaissées par les autres cultivateurs car trop difficiles à défricher et à mettre en valeur. Ayant hérité d'une petite propriété de 20 ha environ, au moment où il fondait son foyer, il investit régulièrement après chaque bonne récolte, toutes ses économies dans l'achat de parcelles boisées, qu'il ouvre à la culture (la terre est très bon marché sur les fronts pionniers entre 1935 et 1950).

En 1975, il était à la tête d'un domaine de 200 ha environ qu'il partage entre ses 5 garçons, tous chefs de famille... et analphabètes ; en 1976, tous cultivaient de manière traditionnelle mais restaient attentifs aux méthodes pratiquées dans la région par des exploitants « modernes ». C'est ainsi qu'en 1977, l'un des fils envisageait d'expérimenter la culture du café sur une petite parcelle, de développer celle du ricin (les cours étant élevés cette année-là) et d'essayer les insecticides sur ses plantations de haricots.

La joie et la fierté de ce vieux paysan, présentant à l'étranger le témoignage vivant de sa réussite, effaçaient chez lui tout souvenir des peines et des angoisses passées. Il avait réalisé le but de toute son existence : doter ses garçons d'un solide patrimoine foncier.

III. Conclusions

Il nous reste maintenant à l'issue de cette longue étude de cas, de proposer une sorte de bilan de l'économie agro-pastorale de la région de Brumado. Après avoir rappelé, très brièvement, les causes des très nombreux échecs rencontrés, réfléchi sur les réussites observées, nous examinerons, plus en détail, les actions entreprises dans ce domaine par les pouvoirs publics et quels en sont les bénéficiaires ; enfin, en tant que géographe (en tenant compte, par conséquent, des milieux naturels et sociaux), nous proposerons quelques objectifs prioritaires à atteindre capables (selon nous), d'utiliser au mieux les rares possibilités agro-pastorales au Nordeste brésilien.

LES ÉCHECS

Ils s'expliquent par les conditions du milieu naturel, les grandes irrégularités de la pluviométrie ; nous avons examiné (p. 193) quelques facteurs sociaux qui limitent considérablement le développement rural : partage des terres, thésaurisation des bénéfices, mauvaise gestion du troupeau, absence d'association entre agriculture et élevage, analphabétisation généralisée, difficultés de diffusion de méthodes et de produits nouveaux.

LES RÉUSSITES

En même temps, nous avons longuement insisté sur quelques exemples de réussites paysannes. Ces analyses portant sur des « terrains » différents, permettent de relever les quelques facteurs qui ont favorisé une amélioration permanente de ces exploitations :

— la taille du domaine est de dimensions convenables (40 ha et plus), les terres sont souvent de bonne qualité agrologique, le matériel agricole est suffisant ;

— chaque exploitant a reçu un niveau d'instruction qui lui donne une « certaine aisance » dans ses rapports avec les services techniques et lui ouvre des perspectives novatrices au plan agro-pastoral ;

— l'indivision du domaine et la poursuite de

(1) Seuls les plants âgés de deux ans et plus sont parvenus à repousser aux premières pluies de novembre.

(2) Rappelons que le cours très élevé du ricin jusqu'en 1973-74 (0,58 \$ le kg) était tombé à 0,10 \$ en 1975-76 ; il atteignait fin 1976 0,40 \$.

l'entraide entre frères restés à la terre évitent les incidences malheureuses du partage de la propriété sur l'avenir de l'exploitation initiale ;

— les bénéficiaires sont réinvestis immédiatement dans l'exploitation ; une grande prudence est observée dans les essais de modernisation ou d'innovation ;

— l'association intime des activités agricoles et pastorales est pratiquée souvent conjointement avec l'amélioration de la qualité du bétail destiné à la vente.

La réussite des cultivateurs est donc l'aboutissement d'un effort continu d'adaptation, d'innovation, de prévision dans la gestion de leur entreprise. Toutefois, certains d'entre eux qui, après avoir bénéficié de la conjoncture économique favorable et agrandi leur exploitation sans l'adapter techniquement à ses nouvelles dimensions, sont « pris au piège » de leur retard technologique (1) à l'occasion, souvent, des aléas climatiques, et sont plongés dans de grandes difficultés qui parfois les acculent à la ruine (2).

En somme les très rares petits et moyens exploitants qui ont réussi à accroître leur niveau de vie et à se mettre à l'abri du besoin, doivent ce succès relatif à leur propre initiative, à leur bon sens paysan, à leur esprit de prévoyance. Partout ailleurs, le paysan est à la merci des aléas pluviométriques, économiques ; il est d'autant plus victime de l'insécurité qu'il est généralement isolé socialement et économiquement, ce qui lui interdit de prendre des risques. La seule issue, lorsque le désastre s'abat sur lui est l'immigration (qu'il désire temporaire) ou encore l'embauche sur les chantiers du Funrural, palliatif qui ne résout aucun de ses problèmes sinon celui de la subsistance provisoire.

ACTION DES POUVOIRS PUBLICS

Pour lutter contre les effets des grandes sécheresses, les pouvoirs publics ont essayé de soulager les misères les plus criantes et d'éviter les exodes massifs des populations vers les villes. En 1937, ils délimitent le « polygone des sécheresses » (3) à l'intérieur duquel sont offerts aux plus nécessiteux des places de manœuvre sur les chantiers d'intérêt général : construction de petits barrages en terre, forage de puits, ouverture de tankers, réfection des routes. Le Funrural, cheville ouvrière de cette organisation, gère en même temps la caisse de retraite des vieux travailleurs âgés de plus de 65 ans.

Pour promouvoir le développement dans le N.-E., des sociétés para-étatiques, financées par la Fédération sont mises en place : la SUDENE (4) est créée en 1960, PROTERRA (5) en 1971, PROVALE (6) en 1972, POLONORDESTE (7) en 1974.

Il est bien difficile, à travers ces différents organismes dont les activités se recoupent, se chevauchent, de démêler les attributions dévolues à chacune et de connaître leur aire d'intervention. Il semblerait, cependant, que la SUDENE détienne sur les autres sociétés un certain pouvoir de contrôle, de supervision. Pour accroître encore la complexité du problème, chaque État possède ses propres services de développement qui court-circuitent parfois les programmes fédéraux et appliquent leur propre programme de mise en valeur régionale.

Dans quelle mesure le paysan est-il intéressé, aidé par les sociétés d'intervention et les services de développement de l'État ? Dans la région de Brumado, le petit exploitant comme bien souvent le latifundiériste résidant, ignorent totalement l'existence de ces organismes et des possibilités d'assistance dont

(1) Prenons l'exemple (I de la carte et p. 195) des deux fermes installées au S.-E. de Guanambi se spécialisant, l'une dans la culture vivrière principalement le haricot, l'autre dans l'élevage des bovins. Toutes deux ont conservé leur technique traditionnelle : échenillage à la main, vaine pâture du troupeau dans la caatinga. Si l'on peut écheniller manuellement un « taref » (40 ares) de haricot, il est indispensable d'utiliser les insecticides pour protéger plusieurs hectares de ce produit, dans des délais convenables ; de même, un petit troupeau de 4 à 5 têtes de bovins peut être sauvé de la famine par la fourniture journalière de branches cueillies dans la forêt, mais pour préserver un troupeau de 80 à 90 bêtes, il est nécessaire d'avoir des réserves : paille de maïs, de riz, graines de coton ou mieux une plantation de cactées.

(2) C'est le cas du fazendeiro installé à une dizaine de kilomètres à l'Est de Brumado (point N sur la carte, pp. 198-199).

(3) La délimitation du polygone des sécheresses a été élargie à plusieurs reprises ; en 1965, au cours de la dernière modification, la totalité de la région de Brumado a été intégrée dans le système. Ce polygone couvre actuellement 937 000 km².

(4) SUDENE = Surintendance du Développement du Nord-Est.

(5) PROTERRA = Programme de Redistribution des Terres et d'Aide à l'Agriculture du Nord et du Nord-Est ; c'est aussi un organisme prêteur (achat de matériel, d'engrais, de semences...).

(6) PROVALE = Programme spécial pour la Vallée de São Francisco.

(7) POLONORDESTE = Programme et Développement des aires intégrées du Nordeste ; promotion des cultures sèches et irriguées.

ils pourraient bénéficier. Seuls quelques grands propriétaires non résidents, disposant de capitaux importants, issus des milieux industriels ou commerciaux du Minas Gerais ou de l'État de São Paulo, savent utiliser les informations, les services techniques et les crédits mis à leur disposition. Nous avons décelé leur arrivée récente dans 4 municipes : Barra da Estiva, Pindai, Urundi et Sebastio-Laranjeiras.

Ces grands propriétaires, encore très peu nombreux en 1977, accaparent les meilleures terres non encore exploitées par les cultivateurs résidents (ces terres sont trop difficiles à mettre en valeur avec les moyens dont ils disposent). Ces « Paulistes », comme on les dénomme, mettent en pratique les méthodes modernes de culture et d'élevage : grandes plantations de café (Barra da Estiva), ranch sur les collines déforestées de l'Ouest (Pindai et Urundi), cotonnières irriguées (Sebastio-Laranjeiras). Par ailleurs, ils bénéficient d'une main-d'œuvre abondante et très bon marché pour la mise en valeur de leur domaine et des expériences tentées par les sociétés paratâtiques : cultures irriguées sur les périmètres de Ceraima (à l'ouest de Guanambi), et au sud de Sebastio-Laranjeiras, zone expérimentale du café à Vitoria da Conquista.

Il est probable que l'extension du réseau d'irrigation prévu dans la vallée du Rio de Brumado sera, dans les prochaines années, l'objet d'un enjeu serré entre les petits exploitants en place et les « Paulistes »...

Les latifundiários locaux (qui correspondraient plutôt à des exploitants moyens) résidant sur leur domaine, ont, dans une certaine mesure, bénéficié des actions de développement introduites principalement par les services techniques de l'État de Bahia. Mais c'est avec beaucoup de prudence, d'économie qu'ils ont modernisé leur exploitation. S'ils acceptent — après essais sur de petites unités — quelques améliorations techniques : semences sélectionnées à hauts rendements, fumure organique, insecticide, mise à l'engrais des bêtes destinées à la boucherie, ils se refusaient encore pour la plupart, en 1977, à utiliser les engrais chimiques, les engins mécanisés (sauf pour la préparation des terres les plus lourdes ou la déforestation) et les crédits bancaires. Utilisant, à l'occasion, une main-d'œuvre importante, ces exploitants ont accru d'une façon sensible leur niveau de vie, leurs bénéfices qu'ils réemploient dans

l'amélioration de leurs cultures, l'extension de leur domaine et dans leur confort matériel.

Quant aux petits et très petits exploitants (ils représentent 90 à 95 % de la population rurale), ils sont laissés pour compte ou à peu près. Ils vivent dans une économie de subsistance à la limite de la misère lorsque l'entraide, la cohésion ont éclaté sous l'effet d'idées nouvelles apportées dès les années 50 par les jeunes émigrants revenus des États du Sud (1). Une nouvelle éthique fondée sur le pouvoir de l'argent, la réussite personnelle s'est introduite dans chaque famille paysanne. Les sécheresses périodiques mais aussi le manque de terre sont à l'origine de cette hémorragie humaine. Les mesures prises pour retenir le paysan à la terre sont dérisoires : les chantiers du Funrural sont un palliatif qui masque le chômage et retardent quelque peu le départ des ruraux vers les villes ; les travaux ne sont en réalité qu'un leurre ; les barrages en terre ne retiennent l'eau que pendant la saison pluvieuse, les puits sont parfois à sec dès le mois d'août, les eaux des tankers sont souvent polluées par les troupeaux venant s'y abreuver, les routes rechargées avec la terre sont inutilisables dès les premières pluies... Quelle est l'utilité des ouvrages réalisés sans la moindre étude du milieu, sans encadrement technique, en des lieux peu propices à les recevoir ? Aucune, le paysan continue à creuser des « casimbas » dans le lit de la rivière asséchée pour s'abreuver, lui et ses bêtes (2) ; le « carro de boi » est encore le seul moyen de locomotion capable en saison pluvieuse de transporter gens et produits d'un village à l'autre par les chemins défoncés.

Il faut cependant reconnaître que certaines petites améliorations se sont lentement introduites dans les fermes les plus modestes à la faveur d'un « colportage » d'informations se diffusant de marché à marché et non par l'intermédiaire des services techniques ou les sociétés d'intervention. La riziculture, depuis 1970, gagne du terrain, la culture du coton se développe dans l'Ouest principalement et le Nord de Brumado, les herbages artificiels progressent et la variété de graminée « buffalo grass », plus résistante à la sécheresse, élimine peu à peu le « capim africana » ; le travail à la charrue devient plus fréquent dans les champs...

Ainsi, le minifundiário confronté aux mille difficultés que lui tisse chaque jour un milieu naturel implacable, plongé souvent dans la détresse qui frôle

(1) On peut grossièrement estimer que le boom économique du Brésil méridional a soutiré définitivement de la région de Brumado, au cours des trente dernières années, plus de 100 000 personnes.

(2) A Maetinga (municipe du Président Janio Quadros) il a foré à l'aval du barrage en terre (à peu près à sec, lors de notre passage à la fin de la saison des pluies en février 1977), une trentaine de puits atteignant la nappe phréatique permanente, pour se ravitailler en eau.

une année sur cinq ou six la famine, oublié des pouvoirs publics sauf lorsqu'on veut lui dérober sa terre (1), n'est pas insensible au progrès, aux techniques nouvelles ; les quelques exemples de réussites développés précédemment, révèlent avec force les possibilités d'évolution qui sommeillent dans le monde des petits paysans. Il faudrait peu de choses pour réveiller le dynamisme des populations rurales et le canaliser vers une économie agropastorale sinon prospère, du moins mieux équilibrée.

En effet, sauf exceptions, la région de Brumado ne se prête guère à l'implantation de grands domaines rentables appliquant des méthodes de cultures modernes (2). La très forte irrégularité des pluies rend très aléatoires les rendements d'une année à l'autre ; l'irrigation y est, sinon impossible, du moins très difficile ; les terres arables sont fragmentées en de petites parcelles de quelques dizaines d'hectares souvent très étroites (bassin de Brumado), elles se réduisent même à quelques hectares d'un seul tenant (Serras et Chapadas occidentales) ; dans le nord de Guanambi, les sols sont peu épais, fragiles, pauvres ; au sud de cette ville, les espaces cultivables sont parsemés de chicots rocheux, de multiples petites dépressions marécageuses... Dans ces conditions, le petit exploitant ayant une parfaite connaissance de son domaine et de ses possibilités culturelles peut en associant son expérience à des techniques modernes, accroître ses revenus et, en même temps, contribuer à améliorer l'économie de l'État de Bahia (3).

VERS UNE VRAIE POLITIQUE DE DÉVELOPPEMENT

Des différentes mesures proposées dans le rapport final sur la région de Brumado (4), nous n'en retiendrons que quatre essentielles, susceptibles dans une

première étape d'améliorer les conditions de vie du paysan, son économie et celle de l'État de Bahia :

(a) Rentabiliser les chantiers d'intérêt public ouverts par le Funrural en préparant avec soin les programmes d'intervention et en donnant des moyens et un encadrement techniques solides capables de doter la région de ressources en eau supplémentaires et d'un réseau routier viable toute l'année (5).

(b) Alphabétiser les populations : en 1977, on pouvait estimer qu'un peu plus d'un tiers des ruraux savaient au moins... signer leur nom (6). Quelques dizaines d'écoles rurales ont été ouvertes entre 1972 et 1977. Une rapide estimation permet d'avancer qu'il en faudrait dix fois plus pour scolariser le quart des enfants de moins de 14 ans. L'ouverture du monde paysan à des techniques plus perfectionnées passe obligatoirement par l'acquisition d'un niveau élémentaire d'instruction ; ce n'est pas par hasard si tous les exploitants enquêtés, ayant pleinement réussi dans leur entreprise avaient fréquenté l'école au cours de leur jeunesse !

(c) Diffuser des techniques culturelles applicables par le petit paysan, en fonction de ses ressources ; si l'argent est rare, le courage, la ténacité, la force de travail ne manquent pas. Il conviendrait d'élargir les champs amendés à partir de la fumure récoltée sur les lieux de stabulation nocturne des troupeaux, accroître les cultures irriguées dans chaque bas-fond ou vallée inondables, diffuser la pratique des insecticides sur les plantations de haricot et de coton.

(d) Favoriser la pratique d'un élevage intensif par la mise à l'engrais dans chaque exploitation d'un ou de deux bœufs destinés à la vente (7). Pendant la saison sèche, les fanes de haricot, de maïs, la paille

(1) Relatons brièvement les événements survenus en 1976-77 et abondamment commentés dans la presse locale. La mise en eau du barrage de Sobradinho, en 1976, au nord de l'État de Bahia, sur le Rio São-Francisco, permettra l'irrigation des terres situées sur les bords de l'immense plan d'eau s'étendant sur 200 km à l'aval. Des troubles sérieux et même sanglants se sont déroulés en 1976 et 1977 lorsque des latifundiéiros ont voulu récupérer sur les petits paysans, les terres « conquises » par leurs très lointains ancêtres et jusqu'alors cultivées par des générations de minifundiéiros.

(2) Jusqu'en 1976, les grands propriétaires se sont totalement désintéressés de la région de Brumado : la terre n'étant pas rentable. Les domaines qu'ils sont en train de se tailler, bénéficient d'aménagements hydrauliques récents qui les valorisent.

(3) Tous les rapports consultés sur les projets de développement intéressant les régions limitrophes du Rio S. Francisco ou des Chapadas préconisent comme surface optima des exploitations, 100 ha au plus.

(4) Dans le rapport final, nous avons exposé quelques orientations, quelques mesures simples, capables d'améliorer grandement les ressources du monde rural (voir pp. 224-245).

(5) A une question posée à un des chefs de chantier, relative à l'absence de tout engin mécanisé, celui-ci me répondit que le travail réalisé par les machines diminuerait considérablement l'embauche des paysans. Ainsi, les chantiers du Funrural auraient pour but uniquement de secourir l'exploitant en détresse, les aménagements d'intérêt public nécessitant de gros moyens pour être rentables seraient secondaires...

(6) Dans de nombreux municipes de la région de Brumado, les recenseurs locaux considèrent comme alphabétisées les personnes sachant signer leur nom.

(7) Si chacune des 13 500 fazendas recensées en 1970 mettaient à l'engrais deux bœufs chaque année pour la vente à un prix triple ou quadruple de celui pratiqué pour les bêtes abandonnées à la vaine pâture, le revenu issu de l'élevage par habitant serait multiplié par 4 ou 5. En 1970, il serait passé de 60 cz en moyenne à 250 ou 300 soit respectivement 13,7 \$ U.S. à 57,5 ou 68,5 \$ U.S.

de riz, mises en réserves après la récolte, des racines de manioc comestibles sans préparation, les graines de coton, pourraient assurer leur alimentation.

Un tel programme peu ambitieux et peu onéreux pour les caisses de l'État, mais susceptible de toucher l'ensemble du petit paysannat ne réglerait pas tous les problèmes, mais sans nul doute permettrait d'éviter les grandes détresses, les exodes massifs et, au plan national, favoriserait un meilleur équilibre de la balance commerciale (1).

Mais tant que les décisions seront prises dans la capitale à partir d'informations recueillies auprès des services locaux qui ne se donnent guère la peine de

faire des enquêtes sur place dans les exploitations les plus modestes, tant que les autorités ne s'intéresseront qu'aux projets prestigieux (mais trop souvent mal adaptés aux conditions du pays), une telle politique du raisonnable et du possible, seule capable de changer les conditions de vie de centaines de milliers de paysans et d'améliorer l'économie de ces régions déshéritées, n'a aucune chance d'être appliquée.

*Manuscrit reçu au Service des Publications de l'O.R.S.T.O.M.
le 21 février 1980.*

(1) Chaque année, l'État de Bahia est acheteur de produits vivriers.

En 1972, le déficit en haricot = 36 700 t. sur 126 000 t. produites.

riz = 47 000 t. sur 34 000 t. produites.

maïs = 45 000 t. sur 194 500 t. produites.

manioc = 4 500 t. sur 609 500 t. produites.

BIBLIOGRAPHIE

- A.G.P., 1972. — Programação 1972, Serra Geral (rapport financé par Instituto baiano de credito rural), 125 p.
- BRET (B.), 1975. — Le Nordeste du Brésil, croissance économique et problèmes d'aménagement, *in* La Documentation française, Problèmes d'Amérique Latine XXXVIII : 59-86.
- DEMANGEOT (J.), 1972. — Le continent brésilien. SEDES, 172 p.
- DROULERS (M.), 1978. — Les paysans du Maranhão, *in* La Documentation française, Notes et Études documentaires, Problèmes d'Amérique Latine XLVII : 119-136.
- EAKSOUD (H.), 1964. — Hidrologia e possibilidades hidroneuticas da bacia do rio de Contas, na Bahia. 195 p. (rapport *in* SEPLANTEC).
- SAVONNET (G.), 1977. — Le paysan de la région de Brumado (État de Bahia, Brésil), étude de Géographie régionale, 245 p., 64 fig., 11 tabl. (rapport *in* bibl. O.R.S.T.O.M.).
- S.F.H.U., 1974. — Micro região de Santa Maria da Vitória, 175 p. (rapp. du Service fédéral de l'habitat et de l'urbanisme, *in* biblio. du SEPLANTEC Bahia).
- S.F.H.U., 1958. — Enciclopedia dos municipios (Bahia), 450 p.
- S.F.H.U., 1970. — Censo agropecuaria Bahia VIII recenseamento geral serie regional vol III, tomo XIII, 657 p.
- S.F.H.U., 1973. — Anuario estatístico da Bahia.